

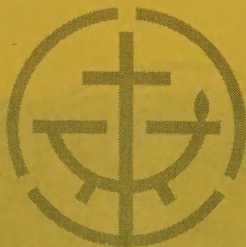
School of Theology at Claremont



1001 1374775

BS
1505
G3

Presented to
University of Southern California
Library
By



Theology Library
SCHOOL OF THEOLOGY
AT CLAREMONT
California

LUCIEN GAUTIER



Vocations
de
Prophètes



LAUSANNE

GEORGES BRIDEL & C^{ie} ÉDITEURS

1901

VOCATIONS DE PROPHÈTES

Lausanne. — Imp. Georges Bridel & C^{ie}.

BS
1505
G3

LUCIEN GAUTIER



Vocations

de

Prophètes



LAUSANNE

GEORGES BRIDEL & C^e ÉDITEURS

1901

University of Southern California

PRÉFACE

« Ils ont Moïse et les prophètes; qu'ils les écoutent! » Ainsi parle l'Evangile, à propos des Juifs contemporains de Jésus.

Nous aussi, nous avons Moïse et les prophètes. Les lisons-nous? Les écoutons-nous? Les connaissons-nous? — A coup sûr, beaucoup moins que nous ne devrions.

J'espère que le présent petit volume éveillera quelques échos chez mes anciens étudiants de la Faculté de Théologie de l'Eglise libre du canton de Vaud, ainsi que chez mes auditeurs de Sainte-Croix et du temple de la Fusterie. Peut-être, dépassant ce cercle, pourra-t-il être de quelque utilité à d'autres lecteurs encore.

Durant les vingt années qu'a duré mon enseignement exégétique à Lausanne, les questions relatives au ministère des prophètes ont été de celles qui m'ont le plus captivé, et j'ai conscience d'avoir

cherché à orienter dans cette direction l'intérêt de mes élèves. J'ai eu maintes fois l'occasion de traduire et d'interpréter avec eux les pages de l'Ancien Testament qui racontent la vocation des hommes de Dieu de l'Ancienne Alliance, de Moïse, de Samuel, d'Elisée, et de ceux auxquels le présent opuscule est consacré. On pourrait y ajouter encore plus d'un détail intéressant, emprunté au récit des vocations de Josué, de Gédéon, de Néhémie, quoique ces personnages ne rentrent pas à proprement parler dans la catégorie des prophètes.

Appelé, en septembre 1899, à participer activement aux Conférences annuelles de l'Association chrétienne suisse d'étudiants, j'ai pensé que le sujet des Vocations de prophètes serait de nature à intéresser ces jeunes gens et à exciter en eux une généreuse émulation. Je leur ai donc parlé d'Amos, d'Esaië, de Jérémie et d'Ezéchiel à ce point de vue spécial, supposant bien d'ailleurs qu'en attirant l'attention de mes auditeurs sur l'entrée des prophètes dans leur carrière active, je leur suggérerais en même temps l'idée d'étudier de plus près ces personnalités éminentes et leur ministère tout entier.

Lorsque, l'hiver suivant, le Consistoire de l'Eglise nationale protestante de Genève, sur la demande de plusieurs pasteurs, me fit l'honneur de me confier quatre prédications (18 et 25 février,

5 et 11 mars 1900), je repris le même sujet sous une nouvelle forme, et en substituant à l'ordre chronologique descendant une marche inverse, allant du plus récent au plus ancien des prophètes; il m'a semblé que par ce moyen les lois de la gradation étaient mieux observées, Ezéchiel étant le plus « clérical », si j'ose m'exprimer ainsi, et Amos le plus « laïque » de mes quatre héros.

Le genre de services auquel se rattache cette série de sermons est qualifié, dans le règlement du Consistoire, de « cultes-instruction », et leur but essentiel est d'enseigner. Toutefois, le fait qu'ils ont lieu à l'heure habituelle du culte, le dimanche matin, montre suffisamment qu'ils doivent tout aussi bien viser à édifier les auditeurs et à fortifier leur foi, en même temps qu'ils s'adressent à leur intelligence.

En reparlant d'Ezéchiel, après la biographie plus étendue que j'ai cherché à donner de lui dans mon volume publié en 1891 et intitulé *La mission du Prophète Ezéchiel*, je ne crois pas m'être borné à me répéter. Après avoir poursuivi mes travaux pendant dix ans de plus, j'espère être arrivé à comprendre plus complètement la personnalité du prophète de Tel-Abib.

J'aurais pu, peut-être même pensera-t-on que j'aurais dû, reprendre ces quatre études en sous-œuvre, les retravailler à fond et les développer au

lieu de leur laisser leur caractère actuel. Sans doute, je l'eusse volontiers fait, mais je me suis vite aperçu que ce serait m'engager sur une pente glissante, en ce sens que ce petit livre aurait risqué de devenir un gros ouvrage en plusieurs volumes, du moment que j'aurais entrepris de traiter chacun de mes personnages comme ils mériteraient d'être traités, c'est-à-dire à fond et d'une façon circonstanciée. Je n'en avais, à l'heure présente, ni le temps ni la possibilité. Je me suis donc contenté d'une revision rapide, et je publie mes quatre sermons à peu près tels quels, sachant très bien que ce ne sont que des esquisses, et que je donne quelques traits de crayon là où il faudrait pouvoir présenter une galerie de portraits achevés.

En composant ces quatre études pour les prêcher, et en les publiant aujourd'hui pour répondre aux demandes qui m'ont été adressées, j'ai un but bien déterminé. Je voudrais montrer à chaque chrétien, par l'exemple des prophètes de l'Ancienne Alliance, que Dieu se choisit et se prépare ses serviteurs selon ses voies qui ne sont pas nos voies et selon ses pensées qui ne sont pas nos pensées. L'esprit consciencieux, un peu rigide et étroit, d'un Ezéchiel, le cœur sensitif d'un Jérémie, l'âme ardente d'un Esaïe, la nature simple et droite d'un Amos, voilà autant d'instruments, très divers assurément, et très efficaces pourtant les uns et les

autres, que Dieu a employés à l'avancement de son règne. Pussions-nous tous, en faisant plus intime connaissance avec ces hommes d'élite, comprendre que nous sommes aussi tenus de faire valoir le dépôt, quel qu'il soit, qui nous a été confié, et de répondre à l'appel que Dieu nous adresse: « Allez et faites de même. »

Si nous étions tentés, par fausse humilité, de nous dérober à la tâche, souvenons-nous d'une parole bienfaisante de saint Paul, d'après laquelle Dieu se sert, pour accomplir son œuvre, des choses faibles et folles de ce monde, même de celles qu'on méprise, même de celles qui ne sont rien!

Genève, 1^{er} octobre 1900.

LA VOCATION D'ÉZÉCHIEL

LA VOCATION D'ÉZÉCHIEL

... Comme j'étais parmi les déportés près du fleuve Kebar, les cieux s'ouvrirent et j'eus des visions divines. Le cinquième jour du mois, — c'était la cinquième année de la déportation du roi Jéhojakin, — la parole de l'Eternel fut adressée à Ezéchiél, fils de Buzi, le prêtre, dans le pays des Chaldéens, près du fleuve Kebar, et c'est là que la main de l'Eternel fut sur lui.

Je regardai.
C'était une image de la gloire de l'Eternel. A cette vue, je tombai sur ma face, et j'entendis la voix de quelqu'un qui parlait. Il me dit: Fils d'homme, tiens-toi sur tes pieds et je te parlerai. Dès qu'il m'eut adressé ces mots, l'esprit entra dans moi et me fit tenir sur mes pieds; et j'entendis celui qui me parlait.

Il me dit: Fils d'homme, je t'envoie vers les enfants d'Israël, vers ces peuples rebelles, qui se sont révoltés contre moi; eux et leurs pères ont péché contre moi jusqu'au jour même où nous sommes. Ce sont des enfants à la face impudente et au cœur endurci; je t'envoie vers eux et tu leur diras: Ainsi parle le Seigneur, l'Eternel! Qu'ils écoutent ou qu'ils n'écoutent pas, — car

c'est une famille de rebelles, — ils sauront qu'un prophète a surgi au milieu d'eux. Et toi, fils d'homme, ne les crains pas.... Ouvre ta bouche et mange ce que je te donnerai.

Je regardai, et voici une main était étendue vers moi, et elle tenait un rouleau de livre. Il le déploya devant moi, et il était écrit en dedans et en dehors : des lamentations, des plaintes et des gémissements y étaient écrits.

Il me dit : Fils d'homme, mange ce que tu trouves, mange ce rouleau, et va, parle à la maison d'Israël.

J'ouvris la bouche et il me fit manger ce rouleau.

Il me dit : Fils d'homme, nourris ton ventre et remplis tes entrailles de ce rouleau que je te donne.

Je le mangeai, et il fut dans ma bouche doux comme du miel.

Il me dit : Fils d'homme, va vers la maison d'Israël et dis-leur mes paroles.... Ne les crains pas et ne t'effraie pas devant eux, quoiqu'ils soient une famille de rebelles....

... Et l'esprit m'enleva et m'emporta. J'allais, irrité et furieux, et la main de l'Eternel agissait sur moi avec puissance. J'arrivai à Tel-Abib, auprès des déportés qui demeuraient près du fleuve Kébar... Là je restai sept jours, stupéfait au milieu d'eux.

Au bout de sept jours la parole de l'Eternel me fut adressée en ces mots : Fils d'homme, je t'établis comme sentinelle sur la maison d'Israël. Tu écouteras la parole qui sortira de ma bouche et tu les avertiras de ma part....

Ez. I, 1-4, 28; II, 1-6, 8-10; III, 1-4, 9, 14-17.

I

Avant d'entrer en matière, laissez-moi vous dire quelques mots d'introduction sur cette série de quatre discours. En me faisant l'honneur de me les demander, on a fait ressortir, à bon droit, le but didactique de cette étude. Je suis loin de m'en plaindre ; il est, en effet, nécessaire de faire ^{plus} mieux ^{better} connaître, mieux comprendre, mieux apprécier quelques-uns de ces grands lutteurs qui sont les serviteurs de Dieu sous l'Ancienne Alliance. Mais, s'il est légitime de chercher à instruire et si quelque enseignement positif doit, avec le secours de Dieu, ressortir de ces prédications, ce ne saurait en être le but unique. Il s'agit bien plus encore, il s'agit avant tout de parler au cœur et à la conscience, plus qu'à l'intelligence et à la compréhension, par l'exemple de ces hommes que nous verrons vivre, penser, sentir, agir et souffrir devant nous ; il faut que nous en retirions un fruit durable, il faut que cette contemplation constitue un avertissement salutaire, et nous demandons à Dieu de l'opérer par sa grâce toute-puissante.

Sans doute, toute prédication chrétienne devrait avoir pour centre et pour but la personne même de Jésus-Christ, et il peut sembler que ce soit être

infidèle à ce principe que de s'attarder auprès de figures de moindre importance. Mais, dans l'admirable parabole des vigneron, Jésus nous a montré le lien étroit qui unit les prophètes à sa propre personne : les serviteurs que le Maître de la vigne a envoyés les uns après les autres et qui sont venus s'acquitter fidèlement de la mission que Dieu leur avait confiée, ces serviteurs, précurseurs du Fils, ne sont autres que les hommes de Dieu, les prophètes de l'Ancien Testament. Ils avaient tous pour tâche de préparer la venue de l'Héritier, de Jésus-Christ. C'est, par conséquent, comme préparateurs du terrain, comme avant-coureurs du salut, que nous avons à les envisager ; il y a en eux beaucoup de choses que nous admirons, qui peuvent nous servir d'exemple et qui nous apprennent à mieux discerner la perfection dans la personne du Sauveur.

Il est toutefois une objection bien naturelle, qu'on pourrait nous faire entendre et dont nous avons à tenir compte. Comment peut-il être question, dira-t-on, de nous proposer des prophètes pour modèles, et comment des vocations de prophètes peuvent-elles être pour nous un encouragement, un stimulant ? Est-il donc possible d'être prophète ? — Tout dépend de savoir ce qu'on entend par là. Oh ! l'influence des mots sur les idées, le joug des habitudes prises, des conceptions courantes, des

images accréditées ! Oh ! la puissance de certains tours de langage ! Nous nous sommes accoutumés à voir dans un prophète essentiellement, si ce n'est exclusivement, un homme qui prédit, si bien que prophétie est devenu synonyme de prédiction. Quand quelqu'un s'avise d'annoncer les événements futurs, on dit : C'est un prophète ; et pour exprimer qu'on ne connaît pas l'avenir, on dit : Je ne suis pas prophète.

Sans doute, certaines connaissances en ce qui concerne l'avenir ^{futur} ont été nécessaires aux vrais prophètes de l'Ancien Testament et rentraient en quelque mesure dans leur tâche. Mais ce serait méconnaître leur rôle que de s'imaginer qu'on pourrait le résumer dans quelques promesses ou menaces destinées à trouver, tôt ou tard, leur accomplissement. Sans doute, les prophètes étaient chargés de préparer l'avenir, et, pour le préparer, ils avaient à en parler : l'esprit de Dieu devait diriger, éclairer leur esprit. Mais, s'ils avaient à s'occuper de l'avenir, — et je suis loin de le contester, — ils avaient tout aussi bien à réformer, à redresser le présent ; à rappeler, à juger, à condamner le passé. Le passé et surtout le présent tiennent une place tout aussi considérable et même plus considérable que l'avenir dans l'activité des prophètes. Si nous pouvons parler de leur vocation en la comparant à la nôtre, c'est qu'ils étaient avant tout

des hommes de Dieu, des serviteurs de Dieu. Dieu leur avait donné la tâche d'être ses témoins au milieu de leurs contemporains, générations ingrates et dévoyées, et ceci n'est-il pas un exemple pour nous ? S'ils ont entendu la voix divine leur dire : « Va, parle, agis en mon nom, » ne devons-nous pas aussi entendre cette voix qui nous adresse le même ordre ?

II

Le prophète que nous avons à étudier plus spécialement aujourd'hui, Ezéchiel, appartient à une époque particulièrement sombre et douloureuse, à un temps de dépouillement et de ruine dans l'histoire de son peuple. La preuve nous en est immédiatement fournie, car, pour le rencontrer, nous avons à aller non pas à Jérusalem, mais bien loin, sur la terre d'exil ; ce n'est pas en Judée, ce n'est pas dans la cité sainte, ce n'est pas dans le temple dressé sur la montagne sacrée ; non, c'est en pleine Babylonie, au sein d'une colonie de Juifs déportés, où l'on n'entendait que rarement parler de ce qui se passait dans la patrie lointaine.

La déportation ! l'exil ! Cela, pour Ezéchiel, ne signifiait pas seulement l'abandon de son pays, de sa ville natale, de tout ce qu'il aimait ; cela signifiait aussi la rupture avec la tâche quotidienne. Jeune, il avait été appelé à officier dans le sanc-

tuaire, il avait participé au culte de Jéhova. Maintenant, transporté sur une rive étrangère, il était réduit à l'inaction. Il ne l'avait ni cherchée ni voulue, mais il y était contraint. Sans doute, aussi longtemps qu'il avait été à Jérusalem, tant qu'il avait accompli fidèlement les devoirs de son office, il avait été joyeux et avait pourvu à cette tâche avec grande conscience ; mais maintenant il n'avait plus rien à faire, il était inoccupé ; cette oisiveté lui pesait, et pourtant comment en sortir ? Il lui était interdit de songer à élever un nouveau sanctuaire pour le culte de l'Eternel. Et du reste, la seule pensée d'offrir à Jéhova, sur cette terre impure, des victimes impures aussi, lui serait apparue comme un blasphème, comme un sacrilège. /

Sa vocation de prophète lui est clairement apparue dans une grandiose vision inaugurale, que je vous invite à lire¹, mais dans le détail de laquelle il m'est impossible d'entrer ici. Vu le peu de temps dont nous disposons, il nous serait difficile d'en relever les traits multiples, difficile même d'en dégager en peu de phrases une conception d'ensemble. Tout ce que nous pouvons en dire, c'est qu'Ezéchiel fut tellement frappé par cette révélation de la majesté du Très-Haut que tout son être en fut bouleversé. Et ce n'est pas à Jérusalem, la terre sacrée, la terre des prophètes, mais sur la terre

¹ Voir les chapitres I-III, spécialement I, 4-28.

étrangère, la terre de l'exil, de l'esclavage, que Jéhova lui apparaît. L'Eternel était donc aussi bien là que dans la patrie et il pouvait tout aussi bien se susciter un messenger là, parmi les exilés, que sur le sol de la promesse. Tel fut le premier étonnement d'Ezéchiél. Saisi, épouvanté, il tombe, il se prosterne, mais ce n'est pas là ce qu'il faut au Très-Haut ; Dieu ne veut pas à son service des machines qui agissent d'une manière inconsciente. Une voix qui le transperce, pour ainsi dire, lui crie : Redresse-toi, relève-toi et alors je te parlerai. Voilà ce qu'il entend. La voix lui ordonne de se mettre debout, et, lorsqu'il a repris possession de son être, comprenant les paroles qui lui sont adressées, il se rend compte de sa vocation. L'Eternel lui dit d'aller non pas là-bas, au loin, en Judée, mais ici, tout près, dans son entourage immédiat, à Tel-Abib ; il doit être le messenger de la vérité divine, celui qui réprimande et encourage. Dieu donne à Ezéchiél le gage et l'assurance que ce qu'il sera appelé à proférer, ce ne seront plus ses propres paroles, mais celles que Dieu lui mettra dans la bouche. Ce message, il se l'assimile par un acte symbolique, il en fait sa nourriture. La parole de son Dieu devient chair de sa chair et os de ses os ; et, chose surprenante, tandis qu'il est question de plaintes et de doléances, tandis qu'il s'agit d'une situation triste et affligeante, Ezéchiél éprouve une douceur sans

égale par le seul fait qu'il s'unit à son Dieu et qu'il devient le porteur de son message. Oh! ce contraste entre le côté douloureux et le côté joyeux de la vocation que Dieu nous adresse! Je peux dire « nous », car la vocation des chrétiens ne diffère pas sensiblement de celle des prophètes de l'Ancienne Alliance. Oui, il y a un côté douloureux sur lequel nous n'avons pas le droit de fermer les yeux et les oreilles, pour ne pas voir et ne pas entendre; nous sommes obligés de les ouvrir pour apercevoir le mal autour de nous et en nous. Et s'il n'y avait pas là pour nous un sujet trop évident d'affliction, d'humiliation, de repentir; si ce n'était pas là une réalité brutale, c'est que nous n'aurions pas compris le message d'En haut. Mais nous ne l'aurions pas davantage compris, si nous croyions qu'il n'y a que ce côté triste, ce côté de condamnation; il y a une autre face, une face glorieuse: celle de la promesse, de la consolation. C'est en unissant ces deux faces que le prophète est appelé à la fois à pleurer et à pousser des cris de joie, et c'est dans ces sentiments qu'il entreprend d'accomplir sa tâche; mais cette entrée ne s'effectue pas aisément et comme de plain-pied; il faut une lutte, il faut des efforts. Voilà ce qu'il y a de profondément humain dans le caractère de ces prophètes de l'Ancienne Alliance! voilà ce qui est bienfaisant! voilà ce qui doit nous stimuler et nous montrer le chemin!

III

Lorsque, dans un solennel tête-à-tête avec son Dieu, Ezéchiel entend cette voix qui lui dit : « Va, il faut qu'ils sachent tous qu'un prophète a surgi au milieu d'eux, » il ajoute, comme pour caractériser son état d'âme, qu'il s'en alla « irrité et furieux, » mais que la main de l'Eternel « agissait sur lui avec puissance. » Est-ce ainsi, d'après les théories vagues que nous nous faisons volontiers, est-ce ainsi que nous nous représentons un prophète de Dieu, un homme qui a eu des visions, un homme qui a entendu la voix de Dieu s'adresser à lui et lui confier une mission sainte ? Nous le concevons bien plutôt transporté d'enthousiasme, tout vibrant de joie et d'amour ? Lui, au contraire, il nous avoue franchement qu'il est irrité et furieux, ou, si ces termes, adoptés par tel de nos traducteurs, ne semblent pas suffisamment exacts, nous dirons, d'après une autre interprétation plus littérale, qu'il avait l'esprit plein d'amertume et d'indignation ! Voilà qui a du moins le mérite de la franchise et qui nous montre clairement, sans aucun voile, ce qui se passait dans son cœur. Il mesurait la grandeur de la tâche que Dieu lui imposait, les difficultés qu'il rencontrerait sur sa route, la position qui lui serait faite au milieu

de ses compagnons d'exil. Et il lui fallut un grand effort, un effort non pas surhumain, mais bien humain au contraire, pour prendre le dessus, pendant ces sept jours où il demeura comme « stupéfait au milieu d'eux ».

Par tout l'ensemble de sa vie et de ses écrits, par la lecture attentive de son livre, nous apprenons à connaître Ezéchiél. C'était un homme d'ordre, aimant la régularité ; il voulait que tout se passât selon les règles. Il était né dans la classe des prêtres ; à sa personne s'attachait le respect dû au sacerdoce ; c'était une nature correcte, consciencieuse, méticuleuse, quelque peu timorée. Et voilà que, tout à coup, la nécessité s'impose à lui de rompre avec toutes les convenances et toutes les conventions ; il faut qu'il sorte du cadre régulier dans lequel il a vécu, et il peut aisément prévoir que sa position sera dorénavant tout autre au milieu de ses compatriotes. En présence de ces deux voies, de cette bifurcation, il doit choisir : d'un côté, le chemin étroit de l'obéissance, avec ses difficultés et ses souffrances ; de l'autre, la voie large et facile. Ezéchiél nous avoue que, l'esprit rempli d'hésitations, il demeure sept jours avant de pouvoir prendre son parti.

Lequel d'entre nous lui jettera la pierre ? Qui osera lui reprocher d'avoir mesuré la grandeur de sa tâche, de s'être assis pour examiner si les forces

que Dieu lui promettait seraient assez puissantes pour subvenir à son infirmité, pour lui permettre d'accomplir la mission qui lui était assignée? Il a triomphé de ces irrésolutions; il a accepté la mission, glorieuse aux yeux de Dieu, ardue aux yeux des hommes, qui lui était imposée. Selon la parole de Jéhova lui-même, il est devenu la « sentinelle » appelée à veiller sur la maison d'Israël¹; désormais il a charge d'âmes; il a le redoutable mandat d'avertir le pécheur qui s'obstine aussi bien que le juste qui se relâche; il est appelé, par son devoir même, à s'immiscer constamment dans la vie d'autrui; il assume une lourde, une effrayante responsabilité; il doit, lui si réservé, si correct par nature, insister, selon le précepte apostolique, « en temps et hors de temps » et attirer ainsi sur lui l'animadversion de son entourage.

Eh bien! cette mission, il l'a acceptée, il en a savouré toutes les amertumes, il s'est vu l'objet des railleries. Un passage de son livre², qui nous le montre dans l'accomplissement de sa tâche, ne nous permet pas de conserver des doutes sur l'accueil qui lui a été fait. Ce n'est plus le respect, la considération, la déférence qui l'environnent. Voici comment les choses se passent et comment on parle de lui.

¹ III, 17; comp. XXXIII, 7.

² XXXIII, 30-32.

« Fils d'homme, les enfants de ton peuple s'entretiennent de toi près des murs et aux portes des maisons, et ils se disent l'un à l'autre, chacun à son frère: Venez donc et écoutez quelle est la parole qui est procédée de l'Eternel! Et ils se rendent en foule auprès de toi, et mon peuple s'assied devant toi; ils écoutent tes paroles, mais ils ne les mettent pas en pratique, car leur bouche en fait un sujet de moquerie et leur cœur se livre à la cupidité. Voici, tu es pour eux comme un chanteur agréable, possédant une belle voix et habile dans la musique. Ils écoutent tes paroles, mais ils ne les mettent point en pratique. »

Ne nous y trompons pas; ces lignes, malgré la déférence apparente des Juifs envers l'Eternel, sont empreintes d'une profonde ironie. Etre réduit à cela! tomber à ce niveau-là! être traité comme un histrion, comme un baladin, autour duquel on se groupe avec un sourire de curiosité sur les lèvres; que l'on écoute parce qu'on a affaire à quelqu'un qui possède une belle voix, une voix agréable, à un artiste habile dans la musique! Puis on lui tourne le dos, chacun retourne à ses affaires, à ses intérêts, à ses convoitises.

Prophète de l'Eternel, est-ce pour cela que tu as été appelé?

IV

Nous ne serons pas surpris, si nous voyons le découragement s'emparer d'Ezéchiel, si les forces lui manquent, s'il se retire dans la solitude, en présence de toutes ces résistances, d'autant plus difficiles à vaincre qu'elles sont plus passives, et s'il en vient à se dire : Tous mes efforts, toute ma peine, tout cela ne sert de rien ! et si, s'appropriant les propos pessimistes qu'il entend jour après jour sortir de la bouche de ses compagnons, il répète après eux : « Nos os sont desséchés, notre espérance est détruite ; nous sommes perdus¹. »

Alors, dans une nouvelle vision, Dieu lui parla encore, et le prophète nous décrit ce qu'il vit devant lui : une plaine immense, à perte de vue, et sur cette plaine il n'y avait qu'ossements sur ossements, ossements entassés, ossements épars ; c'était gigantesque et navrant, rien que des os et des os encore, des os jusqu'à l'horizon lointain. La mort planait sur cette vaste étendue, et ces ossements desséchés, c'était Israël, jadis peuple de Dieu, aujourd'hui peuple de condamnation et d'abandon. Et devant ces ossements inertes qui traduisent si bien le découragement du prophète, Ezéchiel entend

¹ XXXVII, 11.

une voix qui lui pose cette question: Fils d'homme, ces os que tu vois, ces os pourront-ils revivre encore? Le prophète est trop honnête, trop loyal pour oser dire *oui*, parce qu'il a perdu l'espérance: — « Nos os sont desséchés et notre espérance est détruite. » — Et cependant il est trop pieux et croit trop fortement à la puissance de Jéhova pour pouvoir dire *non*. Nous retrouvons bien là son âme droite et consciencieuse: il ne peut pas dire non et il ne peut pas dire oui. Il se contente de faire ce que nous devons faire nous aussi: il lève les yeux au ciel et il dit: « Seigneur Eternel, toi, tu le sais! » Et il attend: Dieu ne peut pas le laisser dans l'embarras, il lui révélera ce qu'il est légitime d'espérer, ce qui peut advenir de ce peuple.

Une fois encore Ezéchiél est déçu: il marche de surprise en surprise, d'étonnement en étonnement, car il ne reçoit pas d'explication, mais un ordre: « Va, prophétise à ces os et dis-leur: Ossements desséchés, écoutez la parole de l'Eternel¹. »

Prophétiser à ses compagnons d'exil, à ces gens au col roide! Voilà des années qu'il le fait, sans résultats, sans succès, au milieu des déboires et des découragements! Et comme si cette coupe d'amertume n'était pas suffisante, Dieu lui en propose une autre, plus douloureuse encore. Parler à des ossements épars, refroidis, desséchés, ayant

¹ XXXVII, 4.

perdu toute apparence de vie ! Quelle ironie ! semble-t-il. Mais le prophète obéit : il avait obéi la première fois, il obéit encore, et c'est en obéissant qu'il reçoit la récompense dont il avait besoin ; c'est dans l'obéissance, dans l'action même que le serviteur fidèle trouve sa récompense.

Devant cette multitude d'ossements jonchant le sol, il élève la voix, il prophétise, et voici, sous ses yeux, les ossements se rassemblent, ils forment des squelettes, puis des corps. Rien n'y manque, sauf le souffle vital ; et, à un nouvel appel du prophète, l'esprit vient, il passe sur ces cadavres, et ceux-ci reprennent vie et se tiennent sur leurs pieds ; ils forment une armée nombreuse, très nombreuse. Et l'Eternel dit à Ezéchiel : « Ces os, c'est toute la maison d'Israël. »

Et nous, nous oserions reculer devant les railleries, les sourires sarcastiques et les difficultés qui surgissent devant nous ! nous nous laisserions détourner de notre devoir, quand nous voyons un serviteur de Dieu sous l'Ancienne Alliance, un homme qui n'avait pas nos lumières, qui ne connaissait pas comme nous Jésus-Christ le Sauveur, quand nous le voyons marcher, à la voix de son Maître, dans l'obéissance et la fidélité ! Qu'on ne vienne pas nous dire : Tout cela, c'est une théorie ; - tout cela c'est embelli ; tout cela, c'est idéalisé. Deux mots, deux mots que je vous ai lus, suffisent pour réduire à

néant ces hypothèses. Ezéchiel a avoué qu'à la voix de Dieu son esprit fut rempli d'amertume et d'indignation ; il a fallu qu'il surmontât ces sentiments ; il a fallu qu'il en triomphât par la grâce de Dieu. Il est demeuré sept jours stupéfié au milieu de ses compagnons d'exil, jusqu'à ce qu'il ait pu dire : 'Seigneur, je suis à tes ordres.

A nous aussi le Seigneur adresse un appel, à nous aussi il fixe une échéance ; il nous donne « sept jours, » à condition que nous les employions comme Ezéchiel les a employés. Si dans nos cœurs nous trouvons des hésitations, des sentiments d'amertume et de révolte, nous n'en sommes pas moins placés devant l'obligation que nous impose notre profession de disciples, de rachetés de Jésus-Christ.

Dieu est là pour nous aider, pour nous soutenir dans sa miséricorde infinie et pour nous faire arriver au port. Amen !

LA VOCATION DE JÉRÉMIE

LA VOCATION DE JÉRÉMIE

Paroles de Jérémie, fils de Hilkija, l'un des prêtres d'Anathoth, dans le pays de Benjamin....

La parole de l'Eternel me fut adressée en ces mots : Avant que je t'eusse formé dans le ventre de ta mère, je te connaissais, et avant que tu fusses sorti de son sein, je t'avais consacré, je t'avais établi prophète des nations.

Je répondis : Ah ! Seigneur Eternel ! voici, je ne sais point parler, car je suis un enfant.

Et l'Eternel me dit : Ne dis pas : Je suis un enfant. Car tu iras vers tous ceux auprès de qui je t'enverrai et tu diras tout ce que je t'ordonnerai. Ne les crains point ; car je suis avec toi pour te délivrer, dit l'Eternel. Puis l'Eternel étendit sa main et toucha ma bouche ; et l'Eternel me dit : Voici, je mets mes paroles dans ta bouche. Regarde, je t'établis aujourd'hui sur les nations et sur les royaumes, pour que tu arraches et que tu abattes, pour que tu ruines et que tu détruises, pour que tu bâtisses et que tu plantes....

... Ceins tes reins, lève-toi, et dis-leur tout ce que je t'ordonnerai. Ne tremble pas devant eux, de peur que je ne te fasse trembler en leur présence. Voici, je t'établis en ce jour sur tout

le pays comme une ville forte, comme une colonne de fer et comme un mur d'airain, contre les rois de Juda, contre ses chefs, contre ses prêtres, et contre le peuple du pays. Ils te feront la guerre, mais ils ne te vaincront pas, car je suis avec toi pour te délivrer, dit l'Eternel.

Jér. I, 1, 4-10, 17-19.

I

En avez-vous connu, mes frères, en connaissez-vous de ces jeunes hommes dont chacun admire le caractère sensible, impressionnable, qui vibrent dès qu'une idée généreuse leur est présentée; de ces jeunes hommes frêles, mais vivaces, dont on se dit quelquefois que l'inégal pavé de nos villes est trop rude pour eux, qu'ils ne sont pas faits pour le monde brutal, grossier, dans lequel ils sont forcés de se débattre; de ces jeunes hommes sensitifs pour lesquels on rêverait une carrière faite de douceur et d'harmonie? On les entrevoit poètes, et de leurs lèvres on entend s'échapper mélodieusement des paroles qui font du bien, qui élèvent l'âme, qui reposent, qui restaurent, qui consolent, qui fortifient; on les imagine artistes, et, qu'ils se vouent à la musique, à la peinture ou à la sculpture, on pressent des œuvres merveilleuses, des œuvres touchantes, qui ravissent ceux qui les écoutent ou les contemplent; ou bien enfin, on se les figure s'asseyant au chevet des malades, leur appor-

tant de douces consolations, exerçant ainsi un ministère pacifique et infiniment bienfaisant. De toutes les manières, nous nous les représentons faisant peu de bruit et beaucoup de bien; nous aimons à croire qu'ils seront à l'abri des grandes luttes, préservés des grandes tentations, des grandes épreuves, et qu'ainsi ils s'achemineront, sous le regard de Dieu, dans la voie de la quiétude et de la paix, vers le terme de leur course ici-bas.

Et soudain nous apprenons que toutes ces prévisions étaient absolument fausses. Cette âme, cette âme tendre et délicate, nous apprenons qu'elle est jetée en pleine mêlée, au plus fort du combat; nous voyons ce jeune homme sur la brèche, nous le voyons plaidant, envers et contre tous, une cause qu'il sait être juste et qu'il veut faire triompher; de toutes parts on l'attaque, on le calomnie, on trame sa perte. Encore s'il trouvait autour de lui de la sympathie, si des auxiliaires se levaient en rangs pressés pour l'environner et le soutenir! Mais non! il demeure seul, tout seul, si bien que dans l'une des crises les plus douloureuses de sa vie, il ne se trouve qu'un esclave noir, un pauvre nègre méprisé, pour avoir pitié de lui et le retirer de la fosse¹. Quand nous apprenons cela, nous disons: « Hélas! hélas! pauvre jeune homme! quelle destinée affreuse! » Et peut-être qu'instinctivement, au nom

¹ XXXVIII, 7-13.

d'un certain bon sens, qui n'est pas toujours bon, qui n'est pas toujours juste, nous nous disons : « Quelle destinée manquée ! il n'était pas fait pour ces luttes, pour ces souffrances, pour ce martyre. » Et si nous disons ainsi, c'est tout simplement que nous méconnaissons la puissance de Dieu. Et j'ajoute que nous méconnaissons du même coup la sagesse de Dieu, car ce ne sont pas les lames les plus flexibles et les plus déliées qui se trouvent être les moins efficaces ; là où une lame grossière se brise, une lame fine se plie et, grâce à son élasticité, elle se retrouve de nouveau, entre les mains de celui qui la manie, prête à porter les coups les plus assurés et les plus décisifs.

Ne méconnaissons pas la sagesse de Dieu et la puissance de Dieu ! Lorsqu'il appelait une de ces âmes d'élite, une de ces natures qui pour être finement trempées n'en sont pas moins fortement trempées, l'élu se mettait résolument en marche. Il luttait pour la cause de la justice, il portait haut et ferme la bannière de la vérité ! Et savez-vous, pour en venir au sujet que je viens de préparer, savez-vous que, si nous méconnaissons ainsi ce que la puissance et la sagesse de Dieu peuvent faire d'une de ces âmes, cela prouve tout simplement que nous ne connaissons pas le prophète Jérémie !

II

Au fait, comment le connaissons-nous ? Un obstacle se dresse qui barre le seuil de la porte par laquelle il semble si facile d'entrer pour faire connaissance avec le grand serviteur de Dieu, un obstacle, et quel obstacle !

Une défense ? la défense d'une autorité ecclésiastique interdisant de lire les textes sacrés ? — Nous n'en sommes pas là, nous ne vivons pas sous un tel régime en terre protestante, et semblable veto, s'il était formulé, porterait des conséquences contraires.

Est-ce donc l'impossibilité de se procurer le livre de Jérémie ? Mais il n'y a pas de maison où il ne se trouve plusieurs exemplaires de la Bible. — Est-ce la difficulté de le comprendre ? C'est un des plus faciles et des plus simples de l'Ancien Testament. Qu'est-ce donc ? L'obstacle le plus insurmontable, parce qu'il est le plus mesquin : une idée fausse, un préjugé ; l'obstacle d'un mot.

Hélas ! que voulez-vous, dans le langage courant, il est entendu que Jérémie est un pleureur (et par égard pour la dignité de la chaire chrétienne, je m'abstiens d'employer tel ou tel terme synonyme plus expressif, mais plus vulgaire). On a même fa-

briqué un dérivé : on dit une jérémiade pour dire une doléance piteuse et pitoyable, une doléance ennuyeuse, à charge à tous ceux qui l'écoutent, si bien qu'on s'empresse de ne pas l'écouter. Puis, comme on s'image que ce livre en est tout rempli, que ce sont des jérémiades, on ferme ce livre ou plutôt on ne l'ouvre pas.

Et voyez : où est la justice ? Dans l'Ancien Testament il y a deux livres, à la suite l'un de l'autre, qui sont rattachés au nom de Jérémie ; l'un est important, volumineux ; l'autre, beaucoup plus court, si bien que le premier est à peu près le décuple de l'autre. — On laissera de côté le plus considérable, celui qui est véritablement le monument que le prophète a dressé, et on s'attachera au second. Le premier est de lui indiscutablement, il raconte maint épisode de sa vie, il reproduit la quintessence de ses discours. L'autre n'est peut-être pas même de lui ; dans le texte original, le nom de Jérémie est absent. — Nous appelons ce dernier les « Lamentations de Jérémie », et il n'est point impossible qu'il ne soit pas l'œuvre du prophète ; la question est ouverte et elle se discute entre hommes compétents. Je veux faire appel à votre équité. Est-il juste de juger un homme d'après son œuvre authentique, indiscutée, ou d'après celle qui peut-être n'est pas de lui, et dans tous les cas d'après la plus restreinte des deux œuvres ?

L'a-t-on du moins ouvert, ce petit livre ? l'a-t-on lu ? l'a-t-on étudié ? Non, on se contente du titre, et de quel titre ? D'un titre qui a passé par plusieurs traductions et qui a abouti en français à ce terme : « Lamentations ». Qui dit lamentations dit lamentable, et qui dit lamentable dit quelque chose dont on fait bien de se tenir à distance. — Vous voyez comme les idées fausses s'engendrent les unes les autres et comme on arrive à prononcer un verdict général, sans avoir examiné les pièces du procès. Eh bien ! il y a là une grosse injustice et je plaide en revision ; je demande qu'on ne juge pas sur les apparences, qu'on ne juge pas d'après un titre.

Après tout, Jérémie aurait composé ces élégies, et dans le plus grand des deux livres qui portent son nom il y aurait des pages qui portent la note du deuil, la note de la souffrance acceptée et supportée dans la confiance en Dieu, aurions-nous lieu de nous en étonner ? Quand un grand patriote voit la terre qu'il aime, la ville à laquelle il appartient s'écrouler jusqu'à ce qu'il n'en reste rien ; quand il voit son pays s'en aller morceau par morceau ; quand il voit l'élite de ses concitoyens partir pour l'exil sur la terre étrangère et l'ennemi triomphant poser son pied sur la nuque d'une nation tombée, est-il extraordinaire que le deuil pénètre cette âme, est-il naturel, oui ou non, que les larmes jaillissent

de ces yeux ? Les hommes forts pleurent aussi, et ce n'est pas le moindre indice de leur force, et on ne dira pas, ou bien on dira à tort que des larmes jaillissant des yeux d'un homme sont une preuve de son manque de virilité. Il y a des circonstances où nous aimons à voir les yeux d'un homme s'humecter et les pleurs couler sur ses joues.

III

Jérémie était jeune, très jeune, quand l'Eternel l'appela, et je n'ai sans doute pas besoin de vous rappeler à ce propos deux vers bien connus ; vous savez de reste qu'en matière de courage et de vertu la jeunesse n'est point un obstacle, pas même une objection, et que de tous les défauts c'est celui qui se dissipe le plus naturellement.

Il était très jeune, lorsque l'Eternel lui dit : « Avant que je t'eusse formé dans le ventre de ta mère, je te connaissais, et avant que tu fusses sorti de son sein je t'avais consacré, je t'avais établi prophète ». — Il y avait en lui les facultés, les aptitudes, les vertus nécessaires aux prophètes. L'Eternel, qui les avait préparées, les a discernées et signalées alors qu'elles étaient latentes, alors que le jeune homme n'en avait pas conscience, alors que le travail qui se faisait dans son âme devait le pousser à accepter le mandat qui lui était proposé.

L'Eternel lui dit : « Je t'avais consacré, je t'avais établi prophète ». — « Ah ! Seigneur Eternel ! répond Jérémie, voici, je ne sais point parler, car je suis un enfant ». Et, en effet, pour la tâche qui lui était proposée, à vues humaines, il ne fallait pas un enfant ; à vues humaines, il fallait un homme, un homme dans toute la force de l'âge, dans toute la plénitude de ses capacités, un homme unissant l'expérience de l'âge mûr avec la puissance que donne cette même période de la vie.

Eh bien ! non, un homme n'aurait pas été suffisant, car la tâche était surhumaine. Et voilà pourquoi il importait peu que ce fût un enfant, un homme fait ou un vieillard qui en fût chargé. Seul, quel que fût son âge, Jérémie aurait été au-dessous de sa tâche et il n'aurait pu l'accomplir. Avec le secours de Dieu, peu importait qu'il ne fût qu'un enfant : « Je suis avec toi et je te délivrerai. »

Oui, c'était une tâche surhumaine, car il devait avoir contre lui toutes les forces vives de Juda. C'est une chose bien extraordinaire que cet homme, incarnation vivante de tout ce qu'il y avait de plus noble en Juda, cet homme si sincèrement patriote, si profondément religieux, ait été continuellement honni, bafoué, persécuté par tous ses compatriotes, du haut en bas de l'échelle sociale. Les rois ? Jéhojakim envoie des émissaires

pour se saisir de lui¹; Sédécias, malgré sa conviction intime, le livre lâchement à ses ennemis². — Les grands du royaume? Ils le dénoncent et finissent par le jeter dans une fosse où il n'y a que de la vase et où il doit périr³. — Le sacerdoce? C'est par les ordres d'un prêtre qu'il est emprisonné et qu'il reçoit la bastonnade⁴. — Les prophètes? Ce sont les plus acharnés de tous⁵. Ils se coalisent avec les prêtres pour réclamer sa mort⁶.

Mais, au moins, cet homme attaqué par les grands, persécuté par les rois, honni par les prêtres, devait trouver un appui dans la classe populaire? Si en haut lieu on le considérait comme un gêneur, au moins dans les couches profondes de la population, on devait l'acclamer, l'aimer? N'est-il pas le champion des petits, des humbles, des méprisés? Hélas! là encore, il rencontre la même haine, la même jalousie, le même mépris⁷. S'il y a dans les annales de l'Ancienne Alliance une figure de prophète, de serviteur de Dieu, qui soit comme le type de Celui qui devait être ici-bas l'homme de douleurs par excellence, c'est Jérémie. A vrai dire, si ce terme n'était pas exclusivement réservé au Fils de l'homme, nous

¹ XXXVI, 26. — ² XXXVII, XXXVIII. — ³ XXXVIII, 4-6. —

⁴ XX, 1-3. — ⁵ XXVIII; comp. XXIII, 9-40. — ⁶ XXVI, 7-11. —

⁷ XX, 7-12; XVIII, 18-23; XI, 18-23.

pourrions l'employer déjà en parlant de ce précurseur que nous étudions aujourd'hui.

Il se sentait un enfant ; il sentait qu'il ne savait pas parler, et, jusqu'à un certain point, c'est vrai. Car nous ne trouvons pas dans ses écrits cette éloquence admirable, cette puissance de parole qui caractérise tels autres prophètes : Esaïe, Osée, Amos. Il y a quelque chose d'un peu lourd, d'un peu embarrassé dans la parole de Jérémie. Il ne s'illusionne donc pas en disant : « Je ne sais pas parler ; » mais pourquoi s'en affecterait-il ? L'Eternel lui répond : « Voici, je mets mes paroles dans ta bouche ! » Désormais, quand tu élèveras la voix, tu auras dans ta conscience un sentiment qui te soutiendra, te portera, te fera triompher, le sentiment que c'est moi qui parle par ta bouche, « pour que tu arraches et que tu abattes, pour que tu ruines et que tu détruises.... » O ministère de destruction, ministère de désolation ! Quelle perspective ! perspective, hélas ! trop fondée ; perspective légitimée par les faits ! Là où l'injustice fleurit, où la corruption règne, qu'y a-t-il donc d'autre à faire que d'arracher, d'abattre, de ruiner et de détruire ? Mais aussi « pour que tu bâtisses et que tu plantes, » et le cœur du prophète se dilate. Douloureusement contracté tout à l'heure par ces perspectives menaçantes, il se prend à espérer, car sur toutes ces ruines, sur ces décombres qui se seront accumulés,

il fleurira des plantes, il s'élèvera des édifices; l'Eternel bâtira, l'Eternel plantera, et son prophète lui servira d'instrument. — « Je ferai de toi une ville forte, une colonne de fer, une muraille d'airain. » — C'est ce que Jérémie n'était pas par nature; c'est ce qu'il est devenu par l'esprit de Dieu. Et n'avons-nous que cet unique exemple? N'en trouvons-nous pas d'autres dans les textes qui nous sont mieux connus? Rappelons nos souvenirs!

Pierre, le prédicateur de la Pentecôte, Pierre, l'orateur et l'écrivain apostolique, est-il le même Pierre qui proférait des promesses, qui, même, reprenait son Maître, et qui, la nuit suivante, le renia par trois fois?

Jean, l'apôtre de la douceur et de l'amour, celui dont nous ne pouvons relire les œuvres sans être émus, n'est-il pas un de ces Boanerges qui voulaient appeler le feu du ciel sur une bourgade de Samaritains et auxquels Jésus dit : « Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés? »

Je pourrais parler de Paul, je pourrais multiplier les exemples; qu'il me suffise de parler de Jérémie, l'âme délicate, sensible, impressionnable; Jérémie transformé en une ville forte, en une colonne de fer, en une muraille d'airain. « Ils te feront la guerre, mais ils ne te vaincront pas, car je suis avec toi pour te délivrer. »

IV

C'est un spectacle admirable et bienfaisant que celui de cet homme se dressant lui seul en face d'un peuple tout entier. Je me sens tout pénétré d'enthousiasme, je dirai même volontiers tout rempli d'amour pour lui, quand je l'entends parler à ses concitoyens avec des accents chaleureux, avec un cœur débordant du désir de les voir se convertir. « Voici, leur dit-il au nom de l'Eternel, vous vous livrez à des espérances trompeuses et qui ne servent à rien... Vous venez vous présenter devant moi dans cette maison sur laquelle mon nom est invoqué ! Vous dites : C'est ici le temple de l'Eternel, le temple de l'Eternel, le temple de l'Eternel¹ ! » Comme si de prononcer cette formule, comme si d'amener des victimes pour les sacrifices et d'accomplir des rites avait la moindre valeur aux yeux de Jéhova² !

« Eh quoi ? vous dérobez, vous tuez, vous commettez des adultères, vous jurez faussement, vous offrez de l'encens à Baal, vous allez après d'autres dieux.... Puis vous venez vous présenter devant moi, dans cette maison sur laquelle mon nom est invoqué, et vous dites : Nous sommes délivrés !... Est-elle donc une caverne de voleurs, cette maison sur laquelle mon nom est invoqué³ ? »

¹ VII, 4-8. — ² VII, 21-24. — ³ VII, 9-11.

On voit la colère s'emparer de ses auditeurs, quand Jérémie leur parle du sanctuaire qui est pour eux comme un palladium, gage de leur conservation, quand il leur annonce que, de ce temple, bientôt il ne restera plus pierre sur pierre. S'ils persévèrent dans leur mauvaise voie, la colline de Sion sera dévastée, et là où il y a une ville peuplée, on verra croître des broussailles¹.

A l'instant, et dans le lieu même où ils étaient rassemblés, on voulait le mettre à mort, et la foule réclamait le châtiment définitif de ce blasphémateur, qui osait prédire la destruction du temple de Jéhova. N'était-il pas, ici encore, le précurseur de celui qui devait dire à ceux qui lui faisaient admirer la magnificence des constructions du temple, restauré par Hérode : « En vérité, je vous le dis, il ne restera pas ici pierre sur pierre qui ne soit renversée². » Et le temple que menace Jérémie et celui dont parle Jésus-Christ n'ont survécu l'un et l'autre que bien peu d'années à ces paroles prononcées au nom de Dieu.

V

Nous avons vu Jérémie en face de ceux qui l'attaquaient, qui lui faisaient la guerre; nous l'avons vu colonne de fer et muraille d'airain. Mais péné-

¹ VII, 12-20; comp. XXVI, 1-19. — ² Matth. XXIV, 2; Marc XIII, 2; Luc XXI, 6.

trons dans sa vie intime; il nous reste à voir maintenant ce qu'il était devant l'Eternel. Obéissant, ah ! certes ! obéissant jusqu'à la souffrance, jusqu'à la torture, jusqu'à l'exil, jusqu'à la mort. Mais — et c'est ici que se dévoile cette loyauté, cette parfaite franchise que nous trouvions naguère chez Ezéchiel — si Jérémie obéit, si Jérémie ne regimbe pas contre l'aiguillon, il n'en sent pas moins les piqures, il les ressent même douloureusement.

L'Eternel s'est emparé de lui, a fait de lui pour ainsi dire son instrument, son homme, sa chose; ce n'est pas sans luttes intérieures que Jérémie marche pour accomplir la volonté de Dieu. « Tu m'as persuadé, » dit-il à l'Eternel¹. Et le verbe hébreu est un peu plus fort que notre mot persuader; en le traduisant littéralement, on pourrait dire: « Tu m'as séduit, tu m'as trompé. » Et je me suis laissé faire. « Tu m'as saisi, tu m'as vaincu; » tu as fait de moi ton serviteur, ton porte-parole ! Et quel en est le résultat ? C'est que « je suis chaque jour un objet de raillerie ; tout le monde se moque de moi... et la parole de l'Eternel est pour moi un sujet d'opprobre et de risée. » Jérémie a eu ses phases de découragement, de défaillance, de désespoir; il a eu ses heures de crise, où des cris de douleur et des propos étranges se sont échappés de ses lèvres, parce qu'ils jaillissaient de

¹ XX, 7.

son cœur ; propos étranges par eux-mêmes, étranges aussi par la franchise avec laquelle il nous les a rapportés, comme : « Maudit soit le jour où je suis né ; que le jour où ma mère m'a enfanté ne soit pas béni¹. » — Oui, il a maudit le jour de sa naissance, le jour où l'Eternel l'a consacré pour être prophète ; il l'a maudit, parce que c'était le commencement de luttes incessantes. Et pourtant jour après jour, mois après mois, année après année, il est allé de l'avant, toujours fidèle, toujours dévoué, toujours obéissant.

Est-ce à dire que jamais il n'ait été tenté de jeter le manche après la cognée, d'abandonner la lutte, de se déclarer impuissant ? Non, et ceci encore il nous l'avoue avec la même loyauté. Il n'a garde de le dissimuler : il lui est arrivé de dire : « Je ne ferai plus mention de Dieu, je ne parlerai plus en son nom². » Il a été tenté, pour employer des termes modernes, de donner sa démission ou de prendre sa retraite, de se retirer sous sa tente, non pas pour bouder, mais pour se reposer, pour échapper aux railleries, aux opprobres, aux coups ; il a été tenté de chercher le silence, la paix. Est-ce que cela aurait été la paix ? Une paix extérieure, peut-être, mais une paix intérieure, la paix du cœur, de la conscience, non ! — « Si je dis : Je ne ferai plus mention de Lui, je ne parlerai plus en son

¹ XX, 14. — ² XX, 9.

nom, il y a dans mon cœur comme un feu dévorant qui est renfermé dans mes os; je m'efforce de le contenir et je ne le puis¹. »

« Je ne le puis ! » Vingt et un siècles plus tard, un autre grand serviteur de Dieu, devant une assemblée des grands de cette terre, a employé à peu de chose près la même formule : « Je ne puis autrement, » a dit Luther. Dans le cœur de Jérémie, comme dans celui du grand réformateur allemand, il y avait cette puissance souveraine, irrésistible, destinée à triompher envers et contre tous, la puissance de l'Esprit. Ce feu sacré contenu dans nos os, nous nous efforçons de le refréner, nous tâchons de nous y soustraire, nous cherchons si nous ne pourrions pas « faire autrement. » — « Je ne le puis. »

Plairons-nous Jérémie ? le plairons-nous d'avoir été, pour ainsi dire, l'esclave, la victime de cette force supérieure ? Le plaindre ! Oh ! bien plutôt l'envier, le féliciter, l'admirer, l'aimer, et souhaiter qu'il en soit de même pour chacun de nous. Puissions-nous, en présence des passions et des luttes humaines, sentir en nous cette puissance suprême, victorieuse, ce feu sacré renfermé dans nos os ! Peut-être essayons-nous, dans notre ingratitude, d'y échapper, de le contenir ; mais bientôt nous voyons que nous ne le pouvons pas ; que ce feu est plus ardent que nous ne le pensions et

¹ XX, 9.

qu'il est impossible de l'éteindre; que cette puissance est trop forte pour que nous puissions nous y dérober. Alors inclinons-nous et éclatons, comme Jérémie, en un hymne de louanges et d'actions de grâce; car, — et c'est ce qu'il y a de profondément touchant, — à peine a-t-il exhalé ses plaintes que, reprenant courage, il s'écrie: « L'Eternel est avec moi comme un héros puissant.... C'est à toi que je confie ma cause. Chantez à l'Eternel, louez l'Eternel ¹ !... »

Que ce feu sacré, ce feu puissant, descende sur chacun de nous, ce feu sacré de la Pentecôte, qui purifie, vivifie et sanctifie, et répétons cette strophe d'un poète chrétien²:

Qu'un feu nouveau s'allume
Par ton amour en moi,
Et dans mon cœur consume
Ce qui n'est pas à toi!
Accepte mon offrande,
Bien-aimé Fils de Dieu,
Et que sur moi descende
La flamme du saint lieu !

Amen !

¹ XX, 11-13.

² Théodore Monod.

LA VOCATION D'ÉSAÏE

LA VOCATION D'ÉSAÏE

L'année de la mort du roi Ozias, je vis le Seigneur assis sur un trône très élevé, et les pans de sa robe remplissaient le temple. Des séraphins se tenaient auprès de lui; ils avaient chacun six ailes, deux dont ils se couvraient la face, deux dont ils se couvraient les pieds, et deux dont ils se servaient pour voler. Ils criaient l'un à l'autre, et disaient : Saint, saint, saint est l'Eternel des armées ! Toute la terre est pleine de sa gloire ! Les portes furent ébranlées dans leurs fondements par la voix qui retentissait, et la maison se remplit de fumée.

Alors je dis : Malheur à moi ! je suis perdu, car je suis un homme dont les lèvres sont souillées, j'habite au milieu d'un peuple dont les lèvres sont souillées, et mes yeux ont vu le Roi, l'Eternel des armées. Mais l'un des séraphins vola vers moi tenant à la main une pierre ardente, qu'il avait prise sur l'autel avec des pincettes. Il en toucha ma bouche et dit : Ceci a touché tes lèvres ; ton iniquité est enlevée et ton péché est pardonné.

Et j'entendis la voix du Seigneur, disant : Qui enverrai-je et qui marchera pour nous ?

Je répondis : Me voici, envoie-moi.

Il dit alors : Va, et dis à ce peuple : Vous en-

tendrez et vous ne comprendrez point; vous verrez et vous ne saisirez point. Rends insensible le cœur de ce peuple, endurcis ses oreilles et bouche-lui les yeux, pour qu'il ne voie point de ses yeux, n'entende point de ses oreilles, ne comprenne point de son cœur, ne se convertisse point et ne soit point guéri.

Je dis : Jusques à quand, Seigneur ?

Et il répondit : Jusqu'à ce que les villes soient dévastées et privées d'habitants; jusqu'à ce qu'il n'y ait personne dans les maisons et que le pays soit ravagé par la solitude; jusqu'à ce que l'Eternel ait éloigné les hommes et que le pays devienne un immense désert. Et s'il y reste encore un dixième des habitants, ils seront à leur tour anéantis. Mais, comme le térébinthe et le chêne conservent leur tronc quand ils sont abattus, une sainte postérité renaitra de ce peuple.

Esaïe VI, 1-13.

I

Vous vous êtes aperçus que, dans cette série d'études qui nous réunissent dans ce temple, nous ne suivons pas l'ordre chronologique en descendant le cours des âges, mais au contraire en remontant. Nous avons commencé par Ezéchiel, dont la vocation s'est produite au début du sixième siècle avant Jésus-Christ, en l'an 593, à une époque où la ville de Jérusalem existait encore; il s'est écoulé une demi-douzaine d'années avant qu'elle fût détruite et que le royaume de Juda fût définitivement transformé en une province babylonienne.

Toutefois si, lors de la vocation d'Ezéchiél, la catastrophe finale n'avait pas encore eu lieu, Juda avait déjà perdu son autonomie, son roi n'était plus qu'un vassal du puissant empire chaldéen et l'élite de la population avait été déportée en Babylonie. Ezéchiél était du nombre de ces exilés, et c'est au sein d'une colonie de Juifs déportés sur une terre païenne, après de grands cataclysmes, après toute une succession d'événements lugubres, que Dieu l'appela à remplir le rôle d'une sentinelle¹, pour exhorter ses compatriotes, pour ranimer leur courage et pour les ramener dans le sentier de l'obéissance et de la foi. Sa tâche était de combattre la douloureuse indifférence qui s'était emparée d'eux, et de les faire sortir du sombre découragement, du désespoir qui paralysait leurs forces, et semblait rendre vaine de leur part toute tentative de retour du côté du service de Dieu. .

Avec Jérémie, — quoiqu'on puisse dire qu'il était le contemporain d'Ezéchiél, — nous sommes déjà remontés à une époque un peu plus ancienne, mais de quelques années seulement. Sa vocation s'est produite dans les premières années du règne de Josias, vers l'an 628 avant Jésus-Christ. Son champ d'activité, le théâtre sur lequel il s'est acquitté de sa mission, c'est Jérusalem, où se déchaînaient alors des passions d'autant plus violentes

¹ Ezéch. III, 17; XXXIII, 7.

que la crise suprême approchait. Jérémie s'est levé comme le matelot placé en vigie et qui crie à l'instant où le naufrage est imminent; il signale les écueils et les brisants sur lesquels le navire va se briser; en l'écoutant, on comprend que c'est l'heure décisive qui va sonner et que c'est aussi l'occasion dernière de se repentir et de retourner à l'Eternel.

Le ministère d'Esaïe, que nous avons à envisager aujourd'hui, nous fait franchir plus d'un siècle, en remontant le cours des années, jusque vers 740, « en l'année de la mort du roi Ozias. » Et si nous voulons fixer nos souvenirs par voie de comparaison, il est une date bien connue qui coïncide presque avec celle-ci : c'est celle de la fondation de Rome. Voilà l'époque où nous devons nous reporter pour nous trouver en face de la grande figure du prophète Esaïe, fils d'Amots. Il s'en fallait encore de beaucoup que Jérusalem approchât de sa fin; on pouvait croire que le royaume de Juda était assis sur une base solide. Oh! sans doute, les passions humaines, les basses convoitises, les appétits pervers régnaient alors, comme plus tard; déjà la gangrène avait envahi les membres du peuple¹, déjà la corruption avait fait de grands ravages dans toutes les classes de la population.

Pour un homme attentif à la voix d'En haut, le

¹ Esaïe I, 5-6, 21-23, etc.

mal était déjà si profond qu'il pouvait sembler irréparable; mais la ruine n'était point encore prochaine.

II

Dans la personne d'Ésaïe, nous avons un prédicateur de la justice, de la repentance et de la vérité et avant tout de la nécessité d'être saints, comme Dieu est saint; nous n'avons pas encore un prophète de malheur, à la façon de Jérémie, qui annonce que, dans peu d'années, du vivant de la génération à laquelle il appartient, viendra la catastrophe. C'est dans l'année où finit le règne d'Ozias que nous transporte le chapitre que nous avons lu tout à l'heure. Ce chapitre nous montre une vision d'Ésaïe, analogue jusqu'à un certain point à celle qui inaugura le ministère d'Ezéchiél¹, mais bien différente à d'autres égards. La vision d'Ezéchiél nous est décrite d'une façon détaillée, circonstanciée, et pourtant, somme toute, elle ne se détache pas d'une façon très nette. Ici, au contraire, nous avons un tableau d'une simplicité, d'une sobriété extraordinaires, et d'autant plus grandiose que quelques traits suffisent à le dépeindre.

« J'ai vu le Seigneur, » dit Ésaïe. Il aperçoit la majesté sublime de Dieu sur un trône qui se dresse dans le ciel à une hauteur incommensurable. Telle

¹ Ezéch. I; comp. VIII-X.

est la grandeur colossale de la figure divine manifestée aux regards du prophète, que les pans de sa longue robe flottante descendent jusqu'à terre. Et si l'attention d'Esaïe se porte de préférence sur cette partie inférieure de l'apparition qu'il contemple, qui s'en étonnera ? N'est-il pas naturel qu'au lieu d'oser élever ses regards, il les abaisse le plus bas possible, si bien que c'est le bas de la robe qui seul se présente à ses yeux ?

Autour de cette figure, que pour de bonnes raisons Esaïe ne nous décrit pas, mais dont il nous indique seulement la mystérieuse présence, il aperçoit des êtres symboliques, des êtres qu'il appelle des séraphins et sur la nature desquels il ne nous donne aucun renseignement. C'est qu'il n'a pas à satisfaire notre curiosité ; ce n'est pas vers eux qu'il doit tourner notre regard et notre pensée, c'est vers Dieu seul, vers l'Être que les séraphins adorent. C'est la seule mention de ces êtres supra-terrestres que nous rencontrons dans l'Écriture ; nous ne savons rien de plus à leur sujet, et par conséquent toutes les hypothèses qu'on a pu émettre à ce propos sont dépourvues de fondements solides. Ce n'est pas leur nature, ce n'est pas leur manière d'être, ce n'est pas l'étymologie de leur nom qui doivent nous préoccuper. Pour nous, comme pour Esaïe, ils n'ont aucune signification par eux-mêmes. Ce qui importe, ce sont les paroles que le prophète

prosterné entendit sortir de leur bouche, alors qu'ils se répondaient les uns aux autres dans une attitude de déférence que marquaient leurs ailes repliées sur leur corps. Ces paroles, le prophète les a recueillies, et, au travers des siècles, elles ont retenti de génération en génération comme l'hommage rendu à la Divinité toute-puissante : « Saint, saint, saint est l'Eternel des armées; la terre est pleine de sa gloire. »

Cette formule trouve un écho, que je tiens tout particulièrement à vous signaler et que je ne puis pas croire involontaire, dans les premiers mots de la prière que le Seigneur a enseignée à ses disciples et que l'Eglise chrétienne redit d'âge en âge. Les séraphins disaient : « Saint, saint, saint est l'Eternel ! » et nous disons : « Que ton nom soit sanctifié ! » Ils disaient ensuite : « Toute la terre est pleine de sa gloire ! » et nous disons : « Que ton règne vienne ! que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel ! »

III

A l'ouïe de ces paroles célestes, qu'Esaïe comprend, — car ce langage n'est point inintelligible, il est bien à la portée de l'homme ; — à l'ouïe de ces paroles, le temple est secoué jusqu'en ses fondements, les seuils tressaillent et la maison s'emplit de fumée et d'obscurité. Le majestueux tableau, entrevu tout à l'heure, se dérobe aux regards ; les yeux

du prophète ne voient plus rien. Mais le témoignage subsiste, et si Esaïe ne contemple plus aucun spectacle, il entend encore ce concert d'adoration : « Saint, saint, saint ! » Et terrassé, confondu, brisé, il s'écrie : « Malheur à moi ! je suis perdu, car je suis un homme dont les lèvres sont souillées et j'habite au milieu d'un peuple dont les lèvres sont souillées, et mes yeux ont vu le Roi, l'Eternel des armées ! » Ce qui l'étreint et l'écrase, c'est le sentiment de son péché ! Et je ne puis m'empêcher, quelle que soit la grandeur des serviteurs de Dieu dont nous parlions dernièrement ; quelle que soit mon admiration pour Ezéchiel et Jérémie ; quelque saisissant que soit l'exemple qu'ils nous donnent, je ne puis m'empêcher de constater et de relever devant vous qu'il y a en Esaïe quelque chose de plus tragique, de plus vrai, de plus profondément humain. Esaïe frémit en présence de Dieu ; Ezéchiel et Jérémie aussi ont frémi devant Dieu à cause de leur faiblesse, parce qu'ils sentaient l'inanité de leurs efforts. Mais, dès les premières lignes, que trouvons-nous chez Esaïe ? L'appréhension des difficultés ? la conviction de sa propre impuissance ? Sans doute, mais aussi, mais surtout quelque chose de plus significatif, de plus indispensable : le sentiment de son péché !

« Je suis un homme dont les lèvres sont souillées ! » Pourquoi les lèvres ? Pourquoi plutôt les

lèvres que le reste du corps ? Parce qu'Esaïe vient d'entendre les séraphins : il vient d'entendre ces êtres célestes qui de leur bouche pure et sans tache osent dire, sans qu'il y ait d'accusation implicite portée contre eux : « Saint, saint, saint est l'Eternel ! » Il voudrait, lui aussi, pouvoir dire ce qu'il sent, ce qu'il adore ; mais non, l'organe dont il a besoin, l'organe de la parole, il n'ose pas s'en servir, il n'ose pas profaner la sainteté divine en apportant un témoignage proféré avec des lèvres souillées, avec les lèvres d'un homme qui vit au milieu d'un peuple dont les lèvres aussi sont souillées. C'est le sentiment de son impureté, de sa culpabilité écrasante qui pèse sur lui, et ce peuple qui ose s'appeler « le peuple de Dieu » n'est pas vraiment le peuple du Dieu saint.

Esaïe s'écrie : « Malheur à moi, je suis perdu ! » Oh ! ce cri ! ce cri du cœur et de la conscience ! nous échappe-t-il à nous aussi ? le poussons-nous, nous aussi ? non pas dans une vision, — ce n'est pas nécessaire, — mais au cours des expériences quotidiennes de notre vie ! Autour de nous retentit le témoignage, rendu de tant de manières diverses, qu'apportent à Dieu les créatures animées de son esprit et auquel s'associent les œuvres muettes de la création¹, et qui se résume dans ces mots : « Saint, saint, saint est l'Eternel ! » Ah ! si la

¹ Ps XIX, 2-4.

sainteté de Celui dont « les yeux sont trop purs pour voir le mal ¹ » nous saisissait ! Plaise à Dieu que nous aussi nous prenions ce témoignage, non pas à la légère, mais au sérieux, mais au tragique, comme Esaïe, et que nous sachions nous écrier : Malheur à moi ! je suis perdu, car je suis un homme souillé et j'habite au milieu d'un peuple souillé ; je fais partie d'une humanité pécheresse et coupable, et je suis en présence du Roi, du Saint, du Tout-Puissant, devant lequel rien d'impur ne peut subsister. Je suis perdu !

C'est sous cet angle, sous l'angle de la sainteté, que Dieu est apparu à Esaïe et qu'Esaïe l'a proclamé ; il n'est pas sans intérêt, ni sans importance, de savoir en quels termes spéciaux il parle de Dieu. Différent des autres prophètes, il emploie fréquemment cette expression : « Le Saint d'Israël. » C'est là un mot caractéristique qui revient souvent dans le livre d'Esaïe ; et ce n'est pas une formule accidentelle, c'est un hommage qui sort de la conscience même du prophète ; c'est le témoignage de celui qui en Jéhova a vu l'Être saint par excellence et qui en lui-même et en ses semblables a vu des êtres souillés. Ainsi Esaïe a fait des expériences que nous sommes appelés à refaire après lui.

¹ Hab. I, 13.

IV

Dans sa vision, un de ces êtres qui venaient de proclamer la sainteté divine se détache de ses semblables, se saisit d'un charbon ardent ou d'une pierre devenue brûlante à la chaleur du feu allumé sur l'autel, et, d'un attouchement symbolique, il effleure ces pauvres lèvres pécheresses et souillées. Il les touche, et Esaïe entend la voix consolatrice qui lui dit : « Ceci a touché tes lèvres; ton iniquité est enlevée et ton péché est pardonné. »

La sainteté divine n'éclate jamais d'une façon plus puissante que quand le péché est pardonné. Esaïe a vu Dieu sous un angle particulier; il a reconnu en lui le Saint d'Israël. C'est là un élément caractéristique de la religion, de la théologie d'Esaïe. Mais il est une autre face de la même vérité, qui lui est apparue non moins nettement. Pour Esaïe, Dieu est un Dieu saint, cela va sans dire; mais c'est un Dieu saint qui pardonne, qui veut pardonner. C'est dans le livre d'Esaïe que nous trouvons cette magnifique promesse : « Si vos péchés sont comme le cramoisi, ils deviendront blancs comme la neige; s'ils sont rouges comme la pourpre, ils deviendront comme la laine¹. »

Nous avons de la peine, n'est-il pas vrai, à ne

¹ I, 18.

pas nous représenter Esaïe comme écrasé par toutes ces émotions successives, que lui causent le sentiment de la sainteté de Dieu, la conviction de son péché et la joyeuse assurance que sa souillure est effacée. Il nous semble qu'il va succomber à l'excès même de son bonheur. Mais si Esaïe fléchissait, ses émotions seraient stériles, et Dieu ne veut pas qu'il en soit ainsi : les émotions qui nous viennent d'En haut ne doivent pas demeurer stériles. Dieu veut au contraire qu'elles soient fécondes ; il veut que notre conscience et notre volonté les transforment en expériences et en activité. Ce n'est pas toujours le cas, hélas ! et il y a là pour nous un danger auquel nous ne saurions être trop attentifs. Que de fois, au sortir d'une prédication entraînant, d'une conférence suggestive, d'un bienfaisant entretien avec des frères, ne nous sommes-nous pas sentis émus, illuminés, réchauffés, bénis ? Puis, peu après, l'impression s'est effacée, la chaleur s'est atténuée, la clarté s'est affaiblie. Qu'en est-il resté ? Une responsabilité plus grande, une culpabilité de plus. Il faudrait, au contraire, que le don que Dieu nous fait de sa grâce et de son esprit se traduise en actes et en service pour nos frères. Voilà la volonté suprême, voilà ce que Dieu demande de nous.

L'occasion s'en présente immédiatement pour Esaïe, car pour lui comme pour nous, ce ne sont pas les occasions qui manquent. A peine les paroles

du séraphin avaient-elles atteint son oreille, qu'il entendit une voix plus auguste, plus majestueuse, qui n'était plus la voix d'un être créé, mais celle du Créateur lui-même. Que lui dit-elle ? Que perçoit, en l'écoutant, le sens intime du serviteur de Dieu ? — Une question, une double question, qui constitue pour lui, pour son cœur, pour sa conscience, un appel auquel il faut qu'il réponde. « Qui enverrai-je, et qui marchera pour nous ? » dit la voix d'En haut, et nous ne notons aucune hésitation chez Esaïe, aucun embarras, aucun doute. Il répondit : « Me voici, envoie-moi ! » Il est difficile de réduire à un plus petit nombre de mots un appel divin et une réponse de la créature ; il est difficile d'être à la fois plus simple et plus éloquent qu'Esaïe, quand il prononce ces quatre mots : « Me voici, envoie-moi ! »

V

Que nous sommes loin des tergiversations et des résistances d'un Jérémie ou d'un Ezéchiel ! Ici pas trace d'arrière-pensée : Esaïe est appelé, il répond comme un soldat prêt à marcher à la voix de son chef. C'est qu'Esaïe est une âme ardente, enthousiaste, prompte à s'enflammer pour l'accomplissement d'une œuvre noble et sainte, son dévouement est sans réserve : nous l'admirons, nous l'en félicitons, nous voudrions l'imiter.

Toutefois, — et peut-être cette pensée a-t-elle traversé votre esprit, — la question qui se pose, que nous ne pouvons nous empêcher de nous poser, est celle-ci : Le prophète n'est-il pas victime d'une illusion, d'un entraînement irréfléchi ? N'y a-t-il pas de sa part quelque présomption à parler ainsi ? son zèle a-t-il autant de profondeur que d'élan ? n'est-ce pas un de ces feux de paille qui flambent avec éclat, et qui bientôt s'éteignent ? Quand nous nous souvenons de la facilité avec laquelle les apôtres se sont levés à la voix de Jésus, de l'élan avec lequel un Simon Pierre l'a suivi ; quand, au fur et à mesure que nous lisons les Evangiles, nous notons les défaillances de l'apôtre, sa chute et son douloureux repentir ; quand nous le voyons, derrière la porte, pleurer amèrement sur son lâche et lamentable reniement, sur son infidélité honteuse, sur l'effondrement de sa vie, nous nous demandons : La promesse d'Esaïe est-elle de bon aloi ? Il fallait que Dieu le fit passer par le crible, qu'il le soumît à une épreuve pour faire ressortir la valeur ou la vanité de ses paroles. Et voici, en réponse à son empressement et à sa bonne volonté, c'est une parole glaçante qu'Esaïe entend de la bouche de Dieu : « Va, et dis à ce peuple : Vous entendrez et vous ne comprendrez point ; vous verrez et vous ne saisirez point. Rends insensible le cœur de ce peuple, endure ses oreilles et bouche-lui les yeux, pour qu'il

ne voie point de ses yeux, n'entende point de ses oreilles, ne comprenne point de son cœur, ne se convertisse point et ne soit point guéri ! »

Pas de douce espérance, mais des réalités toutes crues, de tristes et brutales réalités ; l'endurcissement, l'indifférence impassible, l'ingratitude irrévocable. De sa part, des efforts renouvelés, multipliés à l'infini, et, comme résultat, des oreilles fermées, des yeux bouchés, des cœurs insensibles ! Et encore, et toujours, et partout, il se heurtera à des portes qui demeureront closes, ou qui se refermeront aussitôt qu'elles auront été ouvertes ; il aura devant lui des yeux frappés de cécité, des oreilles sourdes, des cœurs qui ne voudront pas se convertir et être guéris. Des années, des dizaines d'années se succéderont, son ministère durera une vie entière, et au bout de cette longue carrière, il n'aura partout recueilli que froideur, indifférence et révolte contre Dieu. Voilà les perspectives que, loyalement, Dieu révèle à son prophète. Ce qu'il lui promet, ce n'est pas la réussite, c'est un labeur austère et infécond ; ce qu'il lui demande, c'est la fidélité.

L'épreuve est dure, elle est terrible, mais elle est comme une pierre de touche. Et nul n'en saurait trouver une qui fût plus efficace.

Que va faire Esaïe ? Nous l'attendons, nous dressons l'oreille, prêts à recueillir les plaintes, les gémissements, les supplications qui jailliront de ses

lèvres. Et nous entendons une parole qui, sous sa forme interrogative, est une parole de foi. « Jusqu'à quand ? » Dieu n'a pas parlé d'un terme à l'indifférence, à l'endurcissement de son peuple. Mais Esaïe ne peut faire autrement que de croire à des temps meilleurs. Il admet l'épreuve et le châtiment et les accepte avec humilité, mais il conserve au fond du cœur l'espoir indestructible d'un triomphe final de son Dieu. Et sa foi ne se laisse point abattre : au travers de tant d'années qui ne lui apporteront que déceptions sur déceptions, il n'abandonnera pas son espérance.

Alors que lui-même sera descendu dans le tombeau et aura remis à d'autres la tâche de poursuivre son ministère, après une attente dont il est impossible de mesurer la durée, peut-être qu'à l'horizon lointain, là-bas, tout là-bas, une pâle lueur apparaîtra, comme l'aube d'un temps meilleur, d'un temps béni. Esaïe l'a désiré, non pas pour lui-même, pour sa satisfaction personnelle et pour sa gloire, mais pour celle de Dieu et pour l'affermissement de son règne. Quand le temps de l'épreuve aura pris fin, le Soleil de la justice inondera la terre de ses rayons, et Esaïe n'a pas trop présumé de Dieu. Sans doute, il faudra attendre dans les larmes : cette population va être décimée et le reste qui survivra passera à son tour par le creuset de l'épreuve. Mais quand la dernière heure aura sonné, il subsistera

pourtant encore un tronc dont les racines plongent dans le sol : le vieil arbre de Juda ne périra point, il reprendra vie; « une sainte postérité renâîtra de ce peuple. »

Pendant quarante années, au travers des luttes et des persécutions, Esaïe a été sur la brèche, rendant son témoignage avec fidélité. Il avait entendu les séraphins ; l'attouchement du charbon ardent sur ses lèvres avait été pour lui le gage du pardon divin, et Dieu lui avait dit : « Va, parle à ce peuple ! » Il était allé, il avait parlé de sainteté et de pardon, et il était mort à la tâche sur le champ de bataille, avant d'avoir vu luire le jour nouveau, avant que l'aurore tant désirée eût dissipé les ténèbres. Mais nous savons que son espérance en Dieu n'a pas été vaine et que la puissance de Dieu s'est montrée plus forte que l'endurcissement de ses créatures. Dieu veuille que nous emportions avec nous jusqu'à notre dernier soupir la foi et l'espérance d'Esaïe ! Qu'il en soit ainsi !

LA VOCATION D'AMOS

LA VOCATION D'AMOS

Amatsia, prêtre de Béthel, fit dire à Jéroboam, roi d'Israël : Amos conspire contre toi au milieu de la maison d'Israël ; le pays ne peut supporter toutes ses paroles. Car voici ce que dit Amos : Jéroboam mourra par l'épée, et Israël sera déporté loin de son pays.

Et Amatsia dit à Amos : Voyant, va-t-en, fuis dans le pays de Juda ; manges-y ton pain, et là tu prophétiseras. Mais ne continue pas à prophétiser à Béthel, car c'est un sanctuaire du roi, et c'est une maison royale.

Amos répondit à Amatsia : Je ne suis ni prophète, ni fils de prophète ; mais je suis berger et je me nourris des fruits du sycomore. L'Eternel m'a pris de derrière le troupeau, et l'Eternel m'a dit : Va, et prophétise à mon peuple d'Israël.

Amos VII, 10-15.

I

Plusieurs d'entre vous, mes frères, se sont sans doute demandé avec un certain étonnement pourquoi, dans la série des sujets que nous traitons ici,

c'était le prophète Amos qui arrivait en quatrième lieu, et non pas celui que vous attendiez peut-être, Daniel.

J'ai eu, pour laisser Daniel de côté, diverses raisons, dans l'exposé détaillé desquelles je n'ai pas à entrer ici. Les unes sont de l'ordre théologique et critique; elles sont relatives aux caractères particuliers du livre de Daniel, à la place à part qu'il occupe dans la Bible, — dans le canon hébreu il n'est pas classé parmi les prophètes, — enfin aux nombreux et délicats problèmes que soulève cet écrit.

Mais, sans entrer dans ces considérations qui risqueraient de nous mener fort loin, laissez-moi vous indiquer deux raisons pratiques, du domaine historique, psychologique et religieux, qui vous expliqueront pourquoi Daniel n'avait pas qualité pour figurer dans la succession des études que nous poursuivons ensemble.

En premier lieu, c'est du ministère des prophètes que nous avons à nous occuper. Or, si Ezéchiel et avant lui Jérémie, et auparavant encore Esaïe, ont eu, dans toute la plénitude du terme, un ministère prophétique, exerçant une action soutenue sur leur entourage, prêchant, exhortant, reprenant au nom de Dieu, remplissant l'office de héraut, de sentinelle, on ne pourrait en dire autant de Daniel.

Puis, et cette autre raison a un caractère d'actualité plus frappant encore, c'est que nous envisageons les prophètes sous l'angle spécial de leur vocation, de leur entrée dans la carrière que Dieu a tracée pour eux, et de leur état d'âme à ce moment solennel. Or, nous ne savons ni dans quelles circonstances Dieu a appelé Daniel pour la première fois, ni quels sentiments cet événement a fait naître en lui. Pour Amos, au contraire, nous le savons.

N'est-il pas opportun d'ailleurs, et je dirai plus, n'est-il pas juste, de faire une place, dans cette série de quatre dimanches, à un représentant de ces douze prophètes que l'on qualifie couramment de « petits », souvent sans se rendre un compte exact de la signification de cet adjectif ? Il ne s'applique pas à leur grandeur religieuse et morale ni à la grandeur de la mission qu'ils ont eue à remplir. D'une façon beaucoup plus prosaïque, il s'applique au volume de leurs écrits, au nombre de pages que renferme le livre qui, dans la Bible, porte leur nom. C'est, si j'ose ainsi dire, une question de librairie ou de reliure, une question de dimensions, d'in-folio ou d'in-16 ; ce n'est pas le moins du monde une question d'envergure spirituelle.

Sachez-le bien, ce sont de grandes figures que celles de ces soi-disant « petits » prophètes. Et il

se trouve que justement Amos peut à bien des égards être considéré comme leur représentant le plus attitré, par le fait qu'il est le plus ancien parmi eux et, d'une façon générale, le plus ancien des prophètes-écrivains d'Israël. Avant lui, nous avons d'autres prophètes, dont la biographie nous est connue : Moïse, Samuel, Elie, Elisée. Mais, le livre d'Amos est plus ancien que tous les autres recueils de prédications prophétiques. Pour nous reporter à son époque, il nous faut remonter dans l'ordre des temps encore plus haut que nous l'avons fait jusqu'ici. Pour aller d'Ezéchiel et de Jérémie à Esaïe, nous avons eu plus d'un siècle à franchir ; il faut remonter d'une vingtaine d'années encore pour passer d'Esaïe à Amos, c'est-à-dire de 740 à 760.

II

Je me félicite beaucoup d'avoir à vous parler d'Amos, car j'ai l'impression qu'en nous occupant de lui, nous verrons disparaître telle ou telle réserve, telle ou telle objection tacite, que pourraient vous avoir suggérée nos trois études précédentes.

Celles-ci pourraient toutes trois se résumer dans le fait d'un homme entendant la voix de Dieu, qui, d'une manière catégorique, impérative, irrésistible, lui enjoint de se mettre corps et âme à son service, de se consacrer entièrement à sa cause et

d'être au milieu de ses contemporains, que ce fût parmi les exilés, comme Ezéchiel, ou parmi les habitants de la Judée, le témoin, la sentinelle, le porte-parole de Jéhova. En étudiant ces pages de la Bible, nous n'avons pas seulement pour but de nous instruire, mais de nous stimuler, de nous encourager, et nous entendons la voix d'En haut qui nous dit : « Va et fais de même. » Volontiers nous obéirions, car « l'esprit est prompt. » Mais, hélas ! nous nous heurtons à des obstacles et nous reculons, car « la chair est faible. »

Toutefois nous n'osons pas nous refuser totalement : ce serait une rébellion ouverte. Mais nous cherchons à nous dérober adroitement, en alléguant des raisons, de mauvaises raisons peut-être, mais enfin des raisons spécieuses et plausibles. Nous ne faisons pas de difficultés pour nous écrier : C'est très bien, c'est très beau ! un Ezéchiel, un Jérémie, un Esaïe ! Mais aussitôt nous ajoutons : Ce sont des hommes à part, qui, par leur naissance, par leur préparation, par l'air ambiant, étaient pour ainsi dire — et du reste Dieu le dit explicitement à Jérémie — des hommes destinés à la carrière qui s'ouvrait devant eux. C'était, pour employer un terme très moderne, des professionnels du prophétisme. Ezéchiel était un prêtre, Jérémie un fils de prêtre ; et, quant à Esaïe, s'il n'était pas de race sacerdotale, il appartenait, à

coup sûr, à la fraction la plus lettrée, la plus aristocratique de la population de Jérusalem, et nous le voyons frayer d'égal à égal avec les rois et les grands de la terre. Et nous concluons en disant : Tout le monde ne peut pas en faire et en dire autant.

Je ne crois pas que cette objection soit sérieuse et valable ; mais acceptons-la provisoirement ; concédons, si vous le voulez, que tous les hommes ne sont pas qualifiés pour se modeler sur l'exemple d'Esaïe, de Jérémie ou d'Ezéchiél. Allons plus loin : à propos de ces trois prophètes, on pourrait faire encore des réserves d'un autre ordre ; on pourrait dire : J'attends ma vision ; j'attends de voir, comme Esaïe, la majesté de l'Eternel remplir le sanctuaire, le seuil du temple tressaillir et les séraphins entonner leurs hymnes. J'attends de voir, comme Jérémie, la main de Dieu s'étendre, toucher ma bouche, m'inspirer et me dire : Désormais, ce que tu diras, c'est moi qui le dirai ; tu parleras, ce sera la parole de Jéhova. Ou encore j'attends de voir, comme Ezéchiél, se dessiner devant moi cette vision difficile à comprendre, mais puissamment impressionnante, qui lui révèle le Très-Haut. J'attends ma vision ! Quand ces spectacles merveilleux se seront déroulés devant les yeux de mon âme, alors je pourrai dire : « Me voici ! »

J'accepte encore cette observation, quoique, pour

elle aussi, je puisse dire qu'elle n'est pas suffisamment fondée et que Dieu parle tantôt d'une manière, tantôt d'une autre. Mais j'espère qu'avec l'aide de Dieu vous aurez la preuve qu'Amos répond victorieusement à l'une comme à l'autre. Allons donc ensemble à Béthel.

III

Nous ne sommes pas sur le terrain du royaume de Juda, nous le quittons et nous allons dans la direction du nord. Partant de Jérusalem, nous parcourons, au sein d'une région aride et rocheuse, un trajet d'environ 4 à 5 lieues et nous arrivons à Béthel. Au nom de cette ville se trouve rattaché le souvenir du patriarche Jacob, qui, ayant quitté la tente paternelle et se rendant au lointain pays de ses ancêtres, s'arrêta ici pour la nuit et posa la tête sur une pierre au bord du chemin. C'est là qu'il eut un songe, qu'il vit les anges monter et descendre, établissant une incessante communication entre la terre et le ciel.

Ce Béthel était devenu un lieu saint. Jéroboam¹ en avait fait, ou cherché à en faire, un concurrent de Jérusalem, un sanctuaire rival, où on célébrait le culte de Jéhova comme sur la colline de Sion. Un sacerdoce avait été formé, et sous

¹ Jéroboam I^{er}, fils de Nébat, aussitôt après le schisme.

la figure d'un taureau, symbole de puissance, on avait représenté Jéhova, le Dieu d'Israël. Autour de cette image, des fêtes se célébraient ; des fêtes joyeuses, pour commémorer des anniversaires historiques et, davantage encore, pour marquer le retour des travaux annuels de l'agriculture, la moisson, la vendange, la récolte des fruits. Si nous essayons de nous introduire dans le parvis, de nous approcher de l'autel et du temple, nous apercevons là, donnant ses ordres, présidant aux grandes cérémonies, un homme revêtu d'habits pontificaux, portant donc tous les insignes d'une haute dignité ; un homme qui, selon toute vraisemblance et sans aucune espèce d'hésitation, aurait été désigné aux étrangers de passage à Béthel comme étant la grande figure religieuse de cette ville sainte.

Vous me direz peut-être que je vous mène encore une fois auprès d'un prêtre ! — Oh ! permettez, ce n'est pas auprès de ce grand dignitaire que je prétends vous mener ; mais j'ai besoin de lui, car c'est un des deux interlocuteurs du dialogue qui va s'engager et dont nous serons les témoins. Ce n'est pas auprès du prêtre, d'Amatsia, que je vous conduis, ou plutôt, que Dieu nous conduit. Laissons ce pontife diriger ses rites pompeux, laissons-le trôner dans les solennités et présider dans les festins qui accompagnent les sacrifices. Une figure beaucoup moins imposante en apparence et beau-

coup moins entourée en tous cas, mérite d'attirer nos regards. C'est un campagnard, qui porte le costume de tous ses semblables, costume qui, après vingt-sept siècles écoulés, ne s'est probablement pas modifié, et qui était, au temps d'Amos, ce qu'il est encore à l'époque où nous vivons. Ce costume est simple, il est pauvre même, il est réduit au strict nécessaire; c'est celui des paysans qui cultivent le sol et des bergers qui, le long des pentes arides, mènent paître les moutons, les chèvres et quelquefois le gros bétail.

Oui, c'était un berger dans toute la simplicité de son accoutrement, qui venait non pas du voisinage, mais de plus loin; il était du nombre des bergers de Tékoa, au sud de Bethléhem, à l'entrée de cette région très morne, très désolée, qu'on appelait alors le désert de Juda. C'est là que David avait gardé les troupeaux de son père; c'est là que Jean-Baptiste a vu s'écouler sa jeunesse au milieu des pâtres. Amos appartenait à cette même région, à cette même classe de la population. Il était habitué à garder les bestiaux, à aller de pâturage en pâturage, et à descendre parfois, à la suite des troupeaux, le long des pentes qui conduisent à la mer Morte; il était habitué à se nourrir des aliments es plus simples, des fruits du sycomore¹, dédaignés

¹ Le verbe hébreu employé dans Am. VII, 14 signifie littéralement « pincer » des sycomores, c'est-à-dire non pas cul-

par les riches, par les citadins délicats et exigeants, mais appréciés par les indigents, par les nomades du désert. Il est fort intéressant de retrouver dans le livre d'Amos les impressions qu'a laissées sur son âme cette vie de berger, cette vie du désert. Il a entendu là-bas, dans les grandes solitudes, le rugissement du lion¹, mais il a entendu un autre rugissement, un rugissement plus violent, plus puissant, plus éloquent. « L'Eternel rugit », voilà par où commence le livre du prophète Amos², et dans un autre passage, nous trouvons cette parole suggestive : « Le lion rugit; qui ne serait effrayé? Le Seigneur, l'Eternel parle; qui ne prophétiserait³? »

Voilà comment la question s'est posée à lui. De même que l'épouvante s'empare de nos âmes, quand nous entendons le rugissement du lion, de même une sainte ferveur, la conscience d'avoir le mandat prophétique, s'empare de celui qui a entendu la voix de l'Eternel. Et, poussé par cette force à laquelle il ne songe pas à résister, Amos est venu à Béthel, dans la ville sainte et royale; il y a parlé à haute voix, sans forfanterie et sans fausse modestie,

tiver ces arbres, mais leur faire subir, en temps opportun, une manipulation qui hâte la maturité des fruits et permet de s'en nourrir.

¹ III, 4, 8, 12; V, 19; comp. 1 Sam. XVII, 34-36.

² I, 2; comp. Joël III, 16.

³ III, 8.

sentant qu'il n'était rien, mais que l'Eternel était avec lui.

Ce prophète improvisé, ce campagnard inculte et rustique d'apparence, ce trouble-fête qui s'avance au milieu des habitants de Béthel, jouisseurs et corrompus, pour leur parler au nom de la conscience enfin réveillée, cela ne nous semble pas extraordinaire, à nous qui sommes au bénéfice de combien de siècles de christianisme. Mais à l'époque reculée dont nous parlons, c'était une singularité, une rareté, pour beaucoup une complète nouveauté. Voilà un homme, un homme quelconque, qui se lève. Sans mandat extérieur, il élève la voix, au nom de la conscience et de la part de Dieu. Il décrit la corruption régnante et il la stigmatise; il flagelle l'injustice et la vénalité; il parle de crimes et de jugements; il n'admet pas, il ne veut pas admettre que le mal demeure impuni, et cela parce qu'il y a une justice, parce qu'il y a un juge, parce qu'il y a un Dieu. Ce prophète, c'est le prophète de la conscience, c'est le prophète du péché, du châtiment et de la repentance, parce que c'est le prophète de Dieu.

A ce nom seul, au nom de Jéhova, se produit un grand silence, fait d'embarras, d'incertitude et d'émotion peut-être. Et alors, en face du prédicateur inconnu, s'élève la figure de l'homme responsable, de celui qui se sent atteint plus que les

autres. N'est-ce pas de lui que relève tout ce sanctuaire, avec ses institutions, ses ordonnances, ses sacrifices, ses fêtes religieuses ? N'est-ce pas lui qui occupe la place d'honneur dans toutes les réjouissances publiques et dans toutes les solennités, graves ou gaies, de la vie nationale d'Israël ? N'est-il pas le prêtre Amatsia ?

IV

Les voilà donc en face l'un de l'autre. Je n'insiste pas sur le contraste que ces deux personnages présentent pour les yeux ; tout l'avantage est pour le grand pontife, car le pauvre berger est sans apparence, sans prestige aucun. Et voyez : en disant tout à l'heure qu'un dialogue allait s'engager entre eux, j'ai fait la part encore trop belle au prêtre. Dans son propre intérêt, je voudrais qu'il eût débuté par là. Mais non : ému, troublé, il a commencé par envoyer un messenger auprès du roi Jéroboam¹. La lettre dénonciatrice était partie, et il suffisait d'une journée pour qu'un cavalier bien monté franchît la distance de Béthel à Samarie. Amatsia signalait Amos, le berger de Tékoa, comme un dangereux conspirateur, car voici ce qu'il avait osé dire : « Jéroboam mourra par l'épée, et Israël sera déporté loin de son pays. » Et le prêtre souhaite et sug-

¹ Jéroboam II, fils de Joas, et quatrième roi de la dynastie des Nimschides, fondée par Jéhu.

gère l'intervention du roi, car, ajoute-t-il, « le pays ne peut supporter toutes ses paroles. »

Voilà le grief ! Amos a menacé d'un châtiment terrible la personne du monarque et la population du royaume. A en croire Amatsia, c'est là un crime impardonnable, et, s'érigeant en arbitre des sentiments de la nation tout entière, il déclare que le pays ne peut supporter cela. Combien facilement nous transformons ainsi en jugements collectifs notre appréciation individuelle ! Combien nous sommes portés à croire que notre opinion est la seule juste, la seule admissible ! Amatsia n'hésite pas à le proclamer : les paroles d'Amos soulèvent l'indignation générale. Et il le défère au tribunal du roi !

Ainsi, faire appel à la force, solliciter l'appui du bras séculier, déposer une accusation, l'accusation la plus grave, celle du crime de lèse-majesté, contre le berger solitaire, sans armes, sans puissance aucune, qui n'avait à sa disposition que les paroles qui sortaient de ses lèvres et les sentiments qui se pressaient dans son cœur, voilà ce qu'a su faire le prêtre de Béthel ! Par là même, il a prononcé une sentence, non pas sur le prétendu conspirateur Amos, mais sur lui-même, une sentence de lâcheté, d'égoïsme intéressé, de pauvreté spirituelle. Mais il n'a pas reçu de réponse de Jéroboam. Était-ce simplement l'effet d'un retard ? Les souverains ont

souvent des occupations plus pressantes que de recueillir les dénonciations des prêtres. Ou bien le roi avait-il reçu le message à temps, mais dédaignait-il d'y répondre? Quoi qu'il en soit, Amatsia n'ayant en mains ni les instructions qu'il espérait, ni les pleins pouvoirs qu'il se flattait d'obtenir, devait renoncer à se débarrasser d'Amos par la violence. Aussi essaie-t-il de la persuasion.

« Voyant, » dit Amatsia.... Il est impossible de ne pas démêler dans l'emploi de ce terme une sorte d'ironie sceptique. En effet, c'est ainsi qu'on désignait les hommes auxquels Dieu conférait la puissance mystérieuse et exceptionnelle de voir et de décrire en son nom des choses que le commun des mortels ne voyait pas. Amos a-t-il quelque titre à parler au nom de Dieu, Amos est-il un voyant ou non? Amatsia ne sait pas à quoi s'en tenir, et sans approfondir la question, il se résout à employer cette qualification. « Voyant, » dit Amatsia.... — Quand on traite quelqu'un de voyant, c'est sans doute dans la conviction qu'il « voit » quelque chose et par suite dans l'espoir qu'il vous en fera part ; c'est pour le consulter et pour recevoir par son entremise un message venant de Dieu. Mais tel n'est pas le but d'Amatsia. S'il traite Amos de « voyant, » c'est pour ajouter immédiatement : « Va-t-en, fuis au pays de Juda. » — Voilà tout ce que le prêtre a pu trouver. Il ne peut pas faire reconduire Amos à la

frontière par des hommes d'armes, le roi n'ayant pas répondu. Alors il essaie d'obtenir librement de lui ce qu'il n'a pu gagner par la force. — Va-t'en, dit-il au prophète, fuis dans le pays de Juda. C'est un pays fait pour les gens de ta sorte, un pays où l'on peut se permettre des excentricités religieuses, un pays où, quand on est prophète, on est bien coté, bien noté ; là tu prophétiseras et tu gagneras ton pain. — Pour Amatsia, tout se résume dans une question de pain, de nourriture quotidienne. C'est bien simple, chacun doit vivre : on a besoin de subsister, et l'on fait ce que l'on peut pour y réussir. Sans doute, il faut croire, à en juger par le costume de ce berger, que sa profession ne lui a pas été suffisamment profitable ; il a été conduit par la misère à se faire prophète, mais il a manqué son coup et il a mal choisi son terrain en venant à Béthel. — Tu ne gagneras rien ici, tu ne feras pas tes affaires ; va au pays de Juda, tu pourras y prophétiser à cœur joie, t'acquitter de ton nouveau métier. Mais ici, nous sommes dans un sanctuaire du roi, dans une maison royale ; tu ne prophétiseras pas ici, à Béthel, c'est impossible ! Va-t'en, voyant, fuis dans le pays de Juda !

Les petits esprits, — et Amatsia en était un, — les petits esprits donnent leur mesure, sans s'en douter : par la seule façon dont il jugent les autres,

ils montrent la façon dont il faut les juger eux-mêmes.

Amatsia n'était probablement pas un méchant homme; nous n'avons aucune raison d'admettre que ce fût une nature foncièrement perverse et corrompue; mais c'était un petit esprit, comme il y en a, hélas! beaucoup, jusque dans les charges les plus élevées; un de ces petits esprits qui, n'entendant pas la voix de Dieu et ne discernant pas sa volonté, s'imaginent qu'on peut mesurer le Tout-Puissant à leur propre mesure.

La tentative qu'il a faite de renvoyer le prophète, elle a été renouvelée de tous temps, dans les circonstances les plus diverses. N'est-ce pas, en fin de compte, ce qu'ont tramé et exécuté les Anne et les Caïphe, lorsqu'ils ont livré au gouverneur romain le Saint et le Juste? N'est-ce pas ce qui a été tenté plus d'une fois, d'après les récits que nous lisons dans le livre des Actes des apôtres, pour fermer la bouche à ceux qui prêchaient au peuple le salut par la foi en Jésus?

Et si nous traversons les siècles, que d'exemples de petits esprits comme celui d'Amatsia! Tout naturellement, nous pensons aux papes et aux diètes qui ont voulu fermer la bouche aux réformateurs. Mais prenons bien garde! ne nous imaginons pas que tous les Amatsia sont dans l'Eglise catholique romaine et que nous avons le mono-

pole des Amos. Je tiens à parler ici avec la plus grande franchise, parce que j'ai quelque chose à dire, quelque chose qui me tient particulièrement à cœur. Gardons-nous tous, quelles que soient nos idées personnelles et notre situation ecclésiastique, gardons-nous tout spécialement, nous pasteurs, théologiens, consacrés au ministère de la Parole, gardons-nous de chercher Amos en nous et Amatsia à côté de nous. Bien au contraire, rentrant en nous-mêmes, recherchons si, chez nous, tout près de nous, dans les formes ecclésiastiques auxquelles nous nous rattachons, nous ne sommes pas tentés de devenir des Amatsia. Et si, en dehors de nos cadres, il surgit un laïque, un poète, un romancier, un médecin, un ouvrier, un homme politique, un buveur relevé, que sais-je? et que cet homme nous apporte un message d'En haut, ah! ne lui demandons pas son diplôme, n'insistons pas pour scruter les menus détails de son credo, ne cherchons pas à lui faire articuler un schibboleth! Prêtons bien plutôt une oreille attentive aux Amos, c'est-à-dire à ceux qui nous viennent de la part du Seigneur, c'est-à-dire à Dieu lui-même!

Comprenons bien une chose: c'est que, s'il s'agit de Dieu, nous ne pouvons pas lui faire une petite place; il faut lui faire une grande place ou pas de place du tout. C'était là une des erreurs d'Amatsia. Il se figurait que la religion pouvait s'insérer

comme un rouage quelconque dans le grand ensemble qui constitue l'organisme social. Non ! la religion n'est pas appelée à jouer son petit rôle dans le grand concert général. Du moment que la religion intervient, c'est pour revendiquer la première place ; tout doit s'en imprégner ; celui qui vient avec un message d'En haut et qui rappelle que Dieu règne, doit être le bienvenu.

V

Amos répondit à Amatsia : « Je ne suis pas prophète, ni fils de prophète. » Il n'était pas enrôlé dans une de ces confréries dont chaque membre portait le titre de *nabi* et qui ont joué un grand rôle au temps d'Elie et d'Elisée comme au temps de Samuel. Ces associations s'organisaient sous l'invocation de Jéhova, et contre elles il n'y avait rien à dire ; ce n'était pas un opprobre que d'en faire partie, c'était plutôt un honneur, et certainement la pensée de Dieu, le désir de le servir y étaient plus intenses que dans d'autres milieux. Mais Amos n'en a jamais fait partie et ne songe pas à s'y faire affilier. Cela lui vaudrait peut-être un titre, quelque chose d'officiel, de généralement reconnu, mais il n'en a pas besoin ; en fait de titre, il n'en revendique qu'un, celui que lui a donné la voix intérieure, la voix de son Dieu. — Non, je ne

Je suis pas un prophète, ni un élève-prophète, et je ne suis pas réduit pour subsister à recourir aux aumônes du public; je n'ai donc pas besoin d'aller parler sur le territoire de Juda pour y gagner ma vie. J'ai mon gagne-pain, je suis un berger, et les bergers sont accoutumés à vivre de peu, à se nourrir des fruits du sycomore; c'est une maigre chère, mais elle me suffit complètement. Ne m'impute donc pas des motifs intéressés: il ne s'agit pas pour moi de faire fortune, de vivre dans l'aisance. Rien de tout cela! je suis un simple berger et n'ai pas d'autres prétentions.... Mais pourquoi ne suis-je pas resté là-bas, dans les pâturages? Pourquoi suis-je venu ici? Ce n'est pas ma place, dis-tu? Je suis sans doute un hôte incommode, un gêneur? je n'ai pas l'habitude de parler devant un grand public! Pourquoi suis-je ici à Béthel, dans ce sanctuaire? Ce n'est pas ma faute, c'est la faute de quelqu'un de plus grand: « L'Eternel m'a pris de derrière le troupeau, et m'a dit: Va, et prophétise à mon peuple d'Israël. » Toi, ô Amatsia, tu me dis: Va-t'en en Juda. Quelqu'un de plus puissant et de plus autorisé que toi m'a dit tout le contraire. Tu me dis de m'en aller en Juda! Quand j'étais en Juda, l'Eternel m'a dit: Va, et prophétise à Béthel.

« L'Eternel m'a pris! » La vocation d'Amos, c'est cela, ce n'est que cela, mais c'est tout cela!

Il n'a pas eu besoin d'une préparation extérieure ; Dieu l'a pris de derrière le troupeau, comme il peut et comme il veut nous prendre de derrière la table à écrire, de derrière l'établi, de n'importe où, quelle que soit l'occupation légitime, saine, honnête, à laquelle nous nous livrons. Dieu a pris Amos comme il peut nous prendre. Il n'a pas dit qu'Amos ne devait plus être un berger ; selon tous les indices, Amos est retourné tranquillement, humblement à ses troupeaux, après avoir rendu son témoignage.

L'important n'est pas que nous quitions les occupations qui sont les nôtres, auxquelles Dieu nous a appelés ; l'essentiel, c'est que, tout en nous y livrant, nous sachions qu'il y a quelque chose de plus haut ; que Dieu nous a pris de derrière nos occupations et nous a dit : « Va, et prophétise. »

Amos n'avait pas appris à faire des discours ; mais ce n'était point nécessaire. Il n'était qu'un simple berger, un pauvre homme qui se nourrissait des fruits du sycomore dans le désert. Et pourtant, ce qu'il est venu prêcher à Béthel, nous chrétiens du dix-neuvième et du vingtième siècle, nous l'entendons encore après deux mille sept cents ans et nous y reconnaissons la voix de Dieu. Amos ne savait pas que si longtemps après lui le souvenir de ses expériences serait pour nous une source de force et d'encouragement. Il ne pouvait

prévoir qu'après l'avoir entendu nous dire: « L'Eternel m'a pris de derrière le troupeau, et m'a dit: Va, » nous nous sentirions tous émus et repris dans nos consciences, et que de chacune de nos âmes s'élèverait cette prière fervente: « Seigneur, prends-moi et envoie-moi. » Amen !

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PRÉFACE	5
La vocation d'Ezéchiél	11
La vocation de Jérémie	31
La vocation d'Esaïe	51
La vocation d'Amos	71

Ouvrages du même auteur :

- Ad-Dourra al-Fâkhira, la Perle précieuse de Ghazâlî.** Traité d'eschatologie musulmane. Texte arabe et traduction française. — 1 vol. in-8. 8 fr.
- La mission du prophète Ezéchiël.** — 1 vol. in-12 3 fr. 50
- Au delà du Jourdain,** 2^{de} édition. — 1 vol. in-12, avec 25 gravures et une carte 2 fr. 50
- Notes sur le Décalogue.** — Broch. in-12. 30 cent.
- Souvenirs de Terre-Sainte,** 2^{de} édition. — 1 vol. in-8, avec 60 gravures et une carte 5 fr.
- Autour de la mer Morte.** — 1 vol. in-8, avec 34 gravures et une carte. 4 fr.
-

Publications récentes

de M. J. Bovon :

- Jésus et l'Eglise des premiers jours.** Esquisses historiques. — 1 vol. in-12 3 fr.
- Christianisme et religion.** — 1 vol. in-12 3 fr.

de M. Aug. Bernus :

- Théodore de Bèze à Lausanne.** — In-12 1 fr.
- Un laïque du 16^e siècle.** Marc Perez, ancien de l'Eglise réformée d'Anvers. — In-8^o 1 fr. 50

Prix : 1 franc.

BS1505 .G3

Gautier, Lucien, 1850-
Vocations de prophetes.

CALIFORNIA

BS
1505
G3

Gautier, Lucien, 1850-
... Vocations de prophètes. Lausanne
Bridel & cie, 1901.
93p., 1/. 19cm.

CONTENTS.-Préface.-La vocation d'Ezéch
La vocation de Jérémie.-La vocation d'Es
La vocation d'Amos.

1. Prophets.

I. Title. C

330506

